

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



**ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS**

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

**BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT**

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

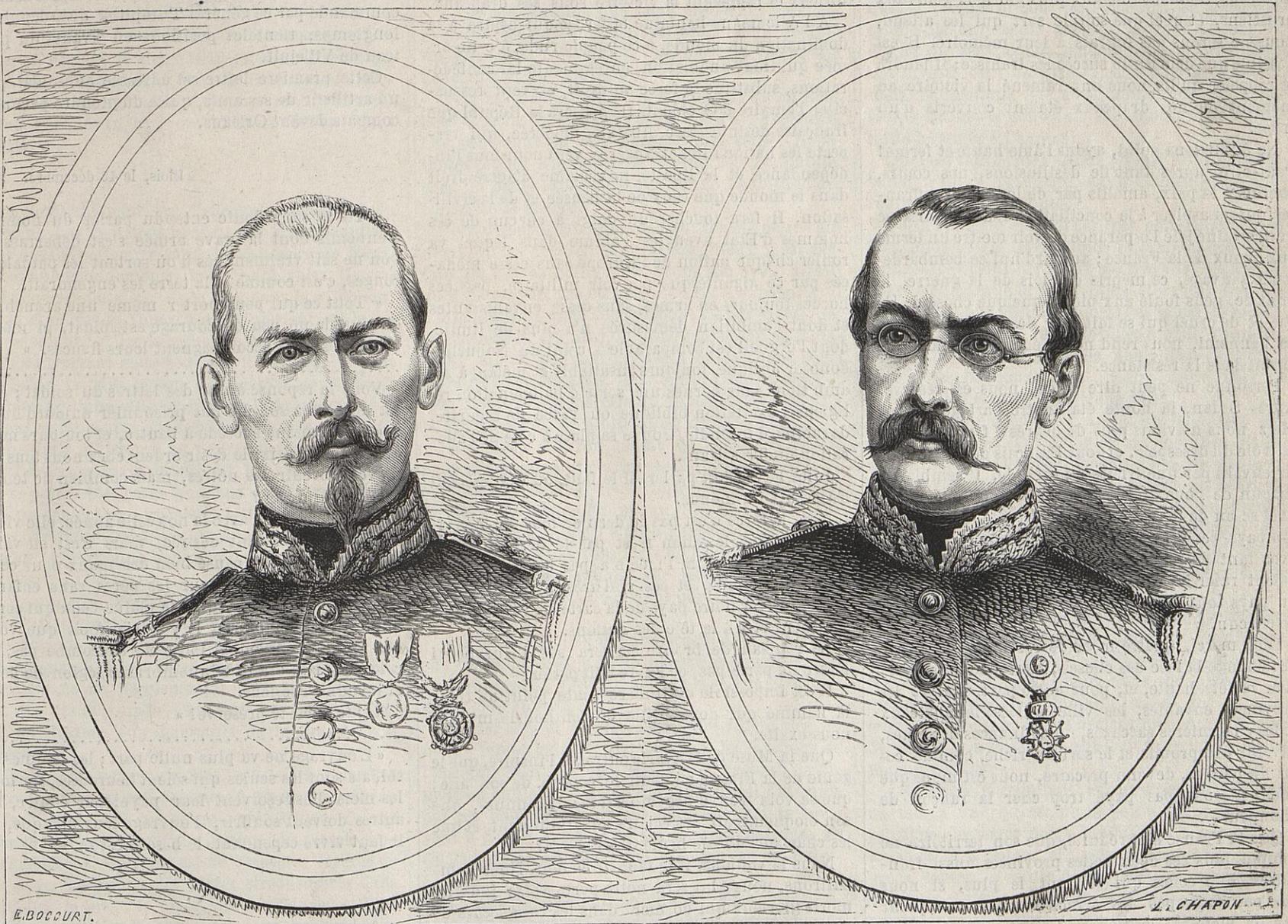
15<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 719. — 21 Janvier 1871

**DIRECTION ET ADMINISTRATION**

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.



LE GÉNÉRAL CRÉMER,

commandant en chef à la bataille de Nuits.

LE GÉNÉRAL FAIDHERBE,

général en chef de l'armée du Nord.

NOS GRANDS COMMANDEMENTS MILITAIRES

## COURRIER DE PARIS

« Enfin nous avons trouvé des auxiliaires, la maladie, le froid et la famine! » Ainsi s'exprime notre chevaleresque ennemi dans le *Publiciste de Berlin*, à la date du 7 janvier.

Dans notre malheur, acculés comme nous l'étions, nous avons rêvé une attaque de vive force où nous aurions pu nous mesurer poitrine contre poitrine; mais le Prussien préfère bombarder une cité, fortifiée il est vrai, mais où chaque maison abrite une femme, un vieillard et un enfant.

Ce n'est plus le défenseur qui est atteint, c'est le passant inoffensif, la mère de famille, l'enfant qui joue innocemment dans la rue, le nouveau-né qui dort dans son berceau, le blessé qui repose dans son ambulance, ou le malade couché sur son lit de souffrance dans un hôpital.

Rien n'aura manqué à notre long martyr: la tristesse profonde qui étreint un cœur patriotique à la nouvelle d'une bataille perdue, l'angoisse qui s'empare d'un Français en apprenant que sa patrie est envahie, la fatigue du combat, l'absence de nouvelles de tout ce qui nous est cher, la famille errante, dispersée; la faim, le froid et la misère.

Nous avons tout perdu, nos armées, nos chefs, nos canons, et Paris reste debout. Son honneur est sauf, personne ne peut le contester; l'ennemi victorieux de toute part, sôûl de l'ivresse du triomphe, courbé sous le poids des couronnes qu'il s'est décernées, nous rend une justice tardive, et le roi Guillaume, dans un discours solennel, avoue que, « par un effort des plus extraordinaires, » l'ennemi a réuni des armées nouvelles.

En ces armées nous avons mis notre espoir; déjà des noms nouveaux surgissent; des généraux, hier inconnus, tiennent tête aux plus glorieux généraux prussiens, et quel que soit le sort qui les attend, nous ne serons pas ingrats à leur mémoire. Il est possible que demain le succès les trahisse; il faudra se rappeler qu'ils nous ont ramené la victoire au moment où nos drapeaux étaient couverts d'un crêpe.

Ne faiblissons point, ayons l'âme haute et ferme! Peut-être, après tant de désillusions, nos cœurs, enclins à la paix, amollis par de longues souffrances, ont pu aspirer à la conciliation et accueillir avec une certaine joie l'espérance de voir mettre un terme aux maux de la France; aujourd'hui ce bombardement sauvage, ce mépris des lois de la guerre, le droit des gens foulé aux pieds, quelque chose de lâche et de cruel qui se fait jour dans tous les actes de l'ennemi, nous rend notre énergie et nous affermit dans la résistance.

Personne ne peut dire ce qui nous est réservé. Après Sedan, la honte était notre partage; après Metz, nous n'avions plus de degrés à franchir dans la voie du désespoir, et tout Français devait se sentir envahi par une tristesse profonde. Il semblait à chacun de nous qu'il portait au front je ne sais quel sceau de malédiction, et tout citoyen hors de son pays, ces Français généreux, accueillis autrefois avec tant de sympathie sur la terre étrangère, devaient raser les murs des cités comme si la honte du pays tout entier était devenue la honte fatale de chacun.

Dieu merci, quatre mois de résistance héroïque ont changé la face des choses; nous pouvons marcher la tête haute, et, pour notre part, malgré les provinces envahies, les villes pillées, les châteaux et les chaumières saccagés, nos finances détruites, l'avenir compromis et le sort du riche, comme celui du pauvre, devenu précaire, nous estimons que nous n'avons pas payé trop cher la rançon de l'honneur.

Que la France soit réduite, que son territoire ne compte plus ces deux belles provinces aussi françaises que celles qui le sont le plus, si nous ne pouvons pas les arracher au vainqueur par la victoire, qu'importe? Nous restons Français nous-mêmes, nous sommes encore loyaux et braves, et personne, pas plus le vainqueur que les neutres, n'a le droit de nous regarder de haut et de nous dénigrer, sinon l'admiration, que nous ne

réclamons point, au moins l'estime, que nous méritons, quoi qu'ils en disent.

\*  
\*\*

M. Jules Favre peut donc hardiment se présenter à la conférence de Londres, il le doit; le scrupule qui l'attache à Paris est celui d'une âme loyale et d'un cœur de patriote, mais il ne faut pas qu'il s'en exagère la portée.

La France ne doit pas abdiquer; nous n'aurions jamais voulu admettre qu'un ministre humilié s'y présentât en notre nom. Jules Favre est le digne représentant d'une nation qui combat pour son indépendance et l'intégrité de son territoire, et cette nation n'est encore ni brisée ni vaincue. Nous sommes sûrs que sa place au congrès sera aussi large et aussi honorable que celle de quiconque. Il pourra regarder les yeux dans les yeux le représentant de la Prusse et marcher l'égal de tous.

Il est éloquent, il est humain, il saura trouver des accents émus et remuer dans le cœur des ambassadeurs des puissances quelque-une de ces fibres secrètes qui ne sont jamais tout à fait inertes chez l'homme, même le plus bronzé par l'égoïsme et la triste expérience des choses de la politique.

Il dira nos luttes, nos droits et nos devoirs; il évoquera devant les hommes d'Etat de l'Europe assemblés, l'image de la France en armes, livrée d'abord pieds et poings liés par des ministres ineptes et des généraux ignorants et présomptueux. Il dira Wissembourg et Reichshoffen, Sedan et Metz, Gravelotte et Orléans; il montrera cette nation épuisée, vaincue, acculée, se redressant de toute sa hauteur, repudiant une honteuse tradition, soulevant son épée brisée, offrant à ses enfants sa mamelle tarie, appelant à elle ses légions d'enfants et le dernier ban de ses vieillards, forgeant des canons, organisant des armées, harcelant de toute part un ennemi victorieux et rappelant la victoire sous ses drapeaux.

A l'Allemagne hautaine et féroce qui aspire à la domination du monde, à ce peuple rude, à cette armée qui tient une nation, enrégimente les confédérations, substitue la force au droit, et veut ressusciter l'empire d'Occident, il opposera la République française désintéressée, libérale, modérée, qui respecte les nationalités étrangères, veut pour tous l'indépendance et la liberté, ne réclame d'autre droit dans le monde que ceux de la pensée et de la civilisation. Il fera toucher du doigt à chacun de ces hommes d'Etat aveugles l'abîme dans lequel va rouler chaque nation de l'Europe sans cesse menacée par ce gigantesque pouvoir militaire, par ces hordes toujours en armes, sans cesse envahissantes et dont l'ambition démesurée n'a plus de limite, dont l'orgueil est comparable à celui du Nabuchodonosor antique, toujours insatiable et mêlant à ses ambitions sans bornes une sorte d'hallucination religieuse, exaltation biblique où l'idée de meurtre, de rapine, d'incendie, trouve sa place à côté de l'adoration du Très-Haut.

Jules Favre doit parler, il le faut, ou c'en est fait de la paix du monde.

Non, la force n'est pas le dernier mot de la civilisation! Non, le canon n'est pas le dernier argument des rois! Non, l'idée n'a pas cessé d'être la reine du monde, et ces sinistres hypocrites qui veulent rayer notre pays de la carte de l'Europe ne sauraient être à la tête des nations.

Le rouleau de bronze passera sur l'Europe si Favre ne parle pas, et Favre doit parler.

Il est impossible qu'il ne se sente point au cœur la flamme qui nous brûle et l'enthousiasme qui nous exalte.

Que la Muse de la patrie outragée l'inspire, que le génie de la France en deuil le couvre de son aile; que sa voix trouve des vibrations inconnues, que son éloquence ait des éclairs qui illuminent, et que les charbons d'Isaïe brûlent ses lèvres!

Nous le voulons, il le faut, il le doit. Nous combattons, nous; lui sera notre porte-voix; tous les morts glorieux qui dorment dans les campagnes de l'Alsace, dans les bois des Vosges, dans les plaines d'Orléans, tous ces cadavres que les sables de la Meuse charrient dans son lit empoisonné, toutes les mères en deuil, tous les orphelins et les pères sans soutiens, veulent qu'une grande voix s'élève qui

réclame les droits de la France, et demandent qu'on leur tienne compte de leurs sanglants sacrifices.

Jamais homme n'eut pareille mission, jamais citoyen ne trouva plus solennelle occasion de servir son pays et d'illustrer son nom!

\*  
\*\*

L'amiral Pothuau, qui joue un rôle si effectif, si sérieusement rempli dans la défense de Paris, effectue chaque jour des reconnaissances en avant de Vitry, qui ont presque toujours pour résultat la capture de quelque prisonnier.

Un officier, un lieutenant faisant fonction d'aide de camp, jeune homme très-intelligent, qu'on avait trouvé muni d'un chassepot et faisant le coup de feu, a été amené au fort de Bicêtre. La seule nouvelle vraiment intéressante qu'on ait obtenue de lui, c'est qu'effectivement le prince Frédéric-Charles avait été blessé, comme le bruit en avait couru.

Le prince Albert, un frère du roi, avait été aussi blessé au combat de Champigny, et n'avait pu, à la dernière date, reprendre encore son commandement.

Pendant que nous écrivons, on amène un nouveau prisonnier; c'est un pauvre diable de maçon qu'on interroge devant nous sans grand résultat. Quand on lui demande si le soir, à son bivouac, en fumant sa pipe, alors qu'on parle de ce Paris qui les arrête si longtemps, ses camarades pensent qu'ils entreront dans la grande ville, — il répond: « Les uns le croient avec arrogance, les autres commencent à douter. — Et vous? — Moi, mon intelligence est trop bornée pour avoir une opinion sur une si grosse question. »

Ce qui n'est évidemment pas d'un sot.

Voici quelques extraits des lettres trouvées sur ce soldat; il s'appelle Auguste Marlein, de la 7<sup>e</sup> compagnie du 11<sup>e</sup> régiment de Silésie, 6<sup>e</sup> corps d'armée, commandé par ce général Tumbling qui, depuis si longtemps, tient les positions en avant du plateau de Villejuif.

Cette première lettre est adressée au soldat par un artilleur de ses amis, qui a dû prendre part aux combats devant Orléans.

Blois, le 18 décembre.

« Tu as sans doute entendu parler du nombre d'ennemis dont la brave armée s'est débarrassée; l'on ne sait vraiment pas d'où sortent les pantalons rouges, c'est comme si la terre les engendrait.

« Tout ce qui peut porter même une arquebuse et possède un peu de courage est soldat, et même les jeunes filles accompagnent leurs fiancés. »

Voici la réponse à une des lettres du soldat; elle est du père à son fils fait prisonnier aujourd'hui:

« Une semaine succède à l'autre, et toujours nous attendons la paix; le désir ardent chez nous tous est de voir revenir les nôtres, mais combien de temps cela va-t-il durer? »

« On espérait qu'avec la nouvelle année, elle viendrait cette paix tant désirée, mais c'est en vain. Cette année 1870 a causé bien des maux pour ceux qui sont orphelins et pour les pères sans enfants désormais; je suis triste et je plains ceux qui combattent pour la patrie; il y a six mois que vous êtes en pays ennemi et Paris ne succombe pas, et cela nous coûtera une innombrable légion de bons et loyaux Prussiens.

« Que Dieu te préserve! »

« L'ouvrage ne va plus nulle part; les femmes de soldats sont les seules qui soient heureuses, car tous les mois elles reçoivent leur paye; par contre, les autres doivent souffrir, l'ouvrage leur manque, et il faut vivre cependant, le besoin est là. »

\*  
\*\*

Ce soldat qui doute de son intelligence et déclare lui-même qu'il est un « gros ignorant, » a dans son portefeuille une pièce de vers qu'il a patiemment copiée; voici un extrait de cette poésie d'actualité.

« Je suis souvent de garde devant l'ennemi dans la nuit sombre; pense à moi, mon trésor, dans ton cœur que l'angoisse oppresse.

« Bien des semaines sont passées depuis que le signal de la guerre m'a arraché de ma patrie, ainsi qu'un nombre incommensurable de ses enfants, pour courir à la guerre sous la conduite d'un vieillard qui sait conduire ses héros et les mène de victoire en victoire par maintes batailles sanglantes, jusqu'à ce que la paix vienne sourire à la liberté allemande. Il faudra que plus d'un tombe sur la terre étrangère, que plus d'un meure foudroyé, mais du moins ils meurent pour la patrie.

« Nous voulons sans souci et avec fierté continuer ainsi jusqu'à ce qu'un beau matin l'aurore de la paix vienne doré le jour levant.

« Portez-vous bien, mes fidèles trésors; dans ma patrie vous priez pour moi et pour mon salut; dussé-je mourir devant les remparts de Paris, j'ai votre bénédiction pour aujourd'hui et pour l'éternité.

« Le regret de l'absence m'opprime, le chagrin m'accable, mes soucis me rendent inerte, je suis las de la vie tout entière.

« Voilà déjà trois mois passés loin de vous; bientôt je serai libre, je ne serai plus à l'attache devant cette oppression. Quand je pense aux marches que nous avons faites au clair de la lune, alors que nous allions en Alsace faire prisonniers les Français! Nous avons veillé fidèlement pendant de longues nuits à la fois froides et douces, pour éviter la surprise de ces ennemis vigilants.

« Quand Strasbourg s'est rendu, l'horizon s'est illuminé d'une lueur d'espérance; mais la page a été tournée, nous avons pris la route de Paris; sans doute on nous a oubliés, car nous n'avions rien à manger; il nous fallait nous-mêmes moudre le blé, comme si le soldat n'avait pas des devoirs militaires plus sérieux à remplir.

« Le meunier moule le blé, le boulanger fait du pain; en France, le vieux Dieu vit encore, vous aurez tous de l'ouvrage: demain il faudra aller déterrer les pommes de terre. Il nous faudra tout récolter pour ceux qui ont délaissé leurs chaudières. »

\*  
\*\*

Le bombardement est l'effroyable actualité du moment. Les Prussiens avaient reculé pendant trois mois devant cette extrémité; la résistance de Paris, ses approvisionnements invraisemblables, la sagesse de la population enfermée dans la ville, leur ont prouvé que ni l'anarchie à l'intérieur, ni le découragement, ni les attaques de vive force de l'ennemi ne peuvent nous réduire; il faut des moyens héroïques, la plus cruelle des extrémités, le bombardement d'une ville de deux millions d'âmes.

Tout autre peuple eût reculé devant une telle responsabilité; l'histoire ne pourra point la pardonner. Les Prussiens bombardent les villes ouvertes qui se défendent, parce qu'étant « villes ouvertes » elles ne doivent pas résister; et ils bombardent les villes fortifiées parce qu'elles accomplissent leur mission. C'est là une nouvelle maxime du droit des peuples.

La population parisienne conserve une attitude tout à fait admirable; je ne sais pas pour quelle proportion la bravoure, l'abnégation, l'entêtement, le patriotisme, et peut-être une certaine ignorance, entrent dans cet héroïsme qui leur fait supporter tant de maux; mais personne ne peut refuser son admiration aux habitants de la grande cité assiégée.

L'héroïsme, pour un soldat, consiste à s'en aller le front haut sous son drapeau flottant, la poitrine au feu et le fusil au poing, prêt à mourir pour Dieu et la patrie. Pour un homme du peuple, ouvrier honnête, le devoir est de respecter les lois de son pays, d'accepter les tristes circonstances dans lesquelles le siège le place, de souffrir en silence sans concevoir de haine contre ceux qui sont plus heureux que lui, accomplissant obscurément le devoir consenti par tous.

Pour l'humble ménagère, c'est de subir avec patience ces longues stations qu'il lui faut faire aujourd'hui pour recevoir sa nourriture; c'est la souffrance du froid et de la faim, des intempéries des

saisons. Pour la mère de famille, c'est le rigoureux accomplissement des devoirs de son intérieur, malgré la tristesse que cause à son foyer l'absence des siens éloignés de Paris, la présence de son enfant sous les drapeaux. C'est l'acceptation virile de toutes les charges, de toutes les tristesses sans laisser entendre un murmure.

A ce prix-là on est héroïque, et on peut dire que Paris l'est en ce moment. Nous avons vu, de nos yeux vu, des mères de famille chassées la nuit de leurs foyers menacés par les obus, portant leurs enfants dans leurs bras, suivies de leurs serviteurs et cherchant un abri pour la nuit. Nous avons accompagné de nos vœux les pauvres habitants, traînant dans une charrette leurs meubles et leurs tristes pénates.

Pas un d'eux ne murmurait, pas un d'eux n'accusait le sort, et ils avaient froid, et ils avaient faim, et tout leur manquait à la fois. Au milieu de tant de maux, les femmes restaient patriotes et poussaient leurs maris à la défense; les hommes réclamaient la résistance à outrance, et, chassant de leurs cœurs l'idée de la paix, qui est la pente naturelle des âmes, ils ne voulaient pas admettre qu'on en vint à traiter avant d'avoir brûlé leur dernière cartouche, mangé leur dernier biscuit et fait donner leur dernier bataillon.

Oui, Paris a racheté bien des fautes; il a été noble et digne, et c'est pour nos cœurs une bien douce joie. Désormais, nous pouvons lever la tête, Sedan et Metz n'effaceront pas Paris. Nous n'affectons pas ce sot optimisme qui, selon nous, est aussi coupable que le pessimisme de certains citoyens; nous disons seulement, quoi qu'il arrive: chacun a fait son devoir sous les murs de la ville.

\*  
\*\*

La grosse question que nous pose en ce moment le public est celle-ci: Peut-on prendre un fort, et un fort étant pris, quelle destinée est réservée à l'enceinte et par contre à la Ville?

C'est assurément une grave question qu'on nous pose et nous ne sommes pas de taille à y répondre. On peut tout au plus remuer une série d'hypothèses et les soumettre de bonne foi au public, avec la petite expérience que donne l'habitude des choses de la guerre.

Tout d'abord, le bombardement n'a été pour l'ennemi qu'un dernier et cruel argument; il est certain (et sur ce point nous avons son aveu direct) qu'il ne croyait pas être réduit à cette extrémité. Il a attendu trois mois l'épuisement de nos vivres, les dissensions intérieures, la désorganisation de la défense; et, ne pouvant arriver à entrer dans Paris alors que l'Allemagne tout entière murmurait et demandait à grands cris qu'on achetât à tout prix la reddition, M. de Moltke s'est décidé à agir.

Le plateau d'Avron gênait les Prussiens, c'était pour eux comme une avancée du fort de Rosny; ils ont entassé tant de feux contre cette position — 77 pièces de canons Krupp, au dire du rapport officiel allemand, — qu'il a fallu l'abandonner.

Le bombardement des forts de l'Est n'était que la conséquence de l'attaque sur Avron, puisque les canons de ces forts pouvaient contrarier l'effet du tir ennemi.

Avron abandonné, le bombardement des forts du sud a commencé, et cette opération, menée avec une très-grande vigueur, nous a révélé le plan définitif de l'ennemi:

Ecraser Issy et Vanves, les rendre intenable, en même temps balayer par des feux les bastions de l'enceinte continue que Meudon et Breteuil prennent en enfilade, tout en complétant cet ensemble par un bombardement des quartiers qui se trouvent à portée extrême de ses grandes batteries de Châtillon, de Fontenay, de Meudon et de Saint-Cloud.

Il serait puéril de dire qu'un tir aussi continu, avec des pièces aussi exceptionnelles comme portée et des projectiles d'une aussi considérable dimension, n'endommage point nos forts: ils souffrent. La garnison est plus épargnée que le matériel; les canons répondent dans une proportion assez faible, mais c'est un parti pris, et ce parti a pu faire croire à l'ennemi qu'il avait éteint nos feux.

On a cependant, contre cette destruction lente et fatale, des armes assurées; le travail, la réparation quotidienne des dommages quotidiennement essuyés, et la substitution d'un fort en terre aux éboulements, aux brèches que peuvent produire les projectiles.

Nous aurons aussi comme recours, et nous en avons largement usé, la construction de batteries nouvelles, batteries enterrées comme celles de l'ennemi, emploi des obusiers (que la proximité à laquelle nous sommes des assiégeants nous permettra d'employer), et ayant derrière nous, à quelques pas, nos arsenaux, nous substituerons à une pièce entamée une pièce nouvelle amenée à la hâte.

Enfin, poussant jusqu'au bout la conjecture, supposons pour un instant que le feu soit tellement effroyable, que ni nos forts, ni nos bastions, qui sont derrière eux, ne puissent lutter, et que ce rempart qui présentait une redoute puissamment armée ne soit plus qu'un amas de terre et de pierre non défendu. Il faudra encore que l'ennemi, pour venir prendre possession et s'établir à notre place, lance des colonnes d'assaut, et pour ce faire, ordonne à ses batteries de siège de cesser leur feu qui désormais, au lieu de mitrailler Issy et Vanves, mitraillerait ses propres soldats.

C'est alors que nous entrerions dans la période de l'attaque *d: vive force*, et, pour la première fois depuis cette lugubre campagne, nous verrions l'ennemi en face, nous lui opposerions poitrine contre poitrine et cœur contre cœur. Nos masses seraient à portée, elles arriveraient à temps pour lutter contre les siennes qui rencontreraient les fossés, l'escarpe, les bastions même ruinés; en un mot, ce serait aussi un moment *psychologique*, que l'ennemi désire peut-être, ceci est un mystère, mais qu'à coup sûr nous appelons tous de nos vœux.

Continuons encore, allons plus loin. Cette attaque, si périlleuse pour les Prussiens, et devant laquelle ils ont reculé partout, puisqu'ils n'ont pas donné un seul assaut pendant cette guerre où ils ont investi tant de places, cette attaque a réussi, nous l'admettons, et nous admettons en même temps qu'elle a coûté au bas mot dix ou quinze mille hommes à l'ennemi.

Quel est notre rôle? Nous plions, nous nous débandons (pure hypothèse, naturellement), et nous rentrons dans l'enceinte.

Voilà l'ennemi libre d'occuper non-seulement le fort, mais même les positions intermédiaires entre l'enceinte et celui-ci; il fait ses travaux, dispose ses canons et attaque la ville. Mais alors nos bastions deviennent nos véritables forts, et la partie recommence; le véritable résultat obtenu pour l'ennemi, c'est de nous lancer des obus, non plus à cinq mille mètres des bastions, mais à deux mille tout au plus, et d'arriver au cœur de la ville.

Paris n'est pas encore à lui; il lui faut faire une nouvelle brèche, lancer encore ses colonnes d'attaque, se mesurer avec cette population, un peu neutralisée aujourd'hui, mais qui devient alors effroyablement active. Il doit franchir nos fossés, monter à un nouvel assaut bien autrement formidable que le premier, essayer le feu de nos torpilles, de nos mines, se heurter à nos chevaux de frise et à nos obstacles de toute sorte.

Mais l'ennemi ne nous suit plus sur ce terrain-là; il a déclaré qu'il s'installe dans nos forts, nous menace perpétuellement et attend nos parlementaires. Il n'entre nullement dans son plan de se mesurer homme à homme. Lisez ce qui suit, et croyez que ce sont là des déclarations qui ont plus de valeur que celles que pourrait faire ici tel ou tel journal officieux:

« Si Paris succombait aujourd'hui, il faudrait au moins une quinzaine de jours avant que nous passions desserrer notre cercle de fer; avant que tous les forts soient occupés, toutes les armes livrées, toutes les mines déchargées, les casernes, les arsenaux intérieurs garnis par nos troupes, les prisonniers transportés, les rues évacuées; avant tout cela, et dans la crainte des actes de perfidie auxquels le désespoir pourrait pousser les individus isolés, nous n'oserions pas faire notre entrée tambour battant, car l'expérience nous a donné de la prudence. »

CHARLES YRIARTE.

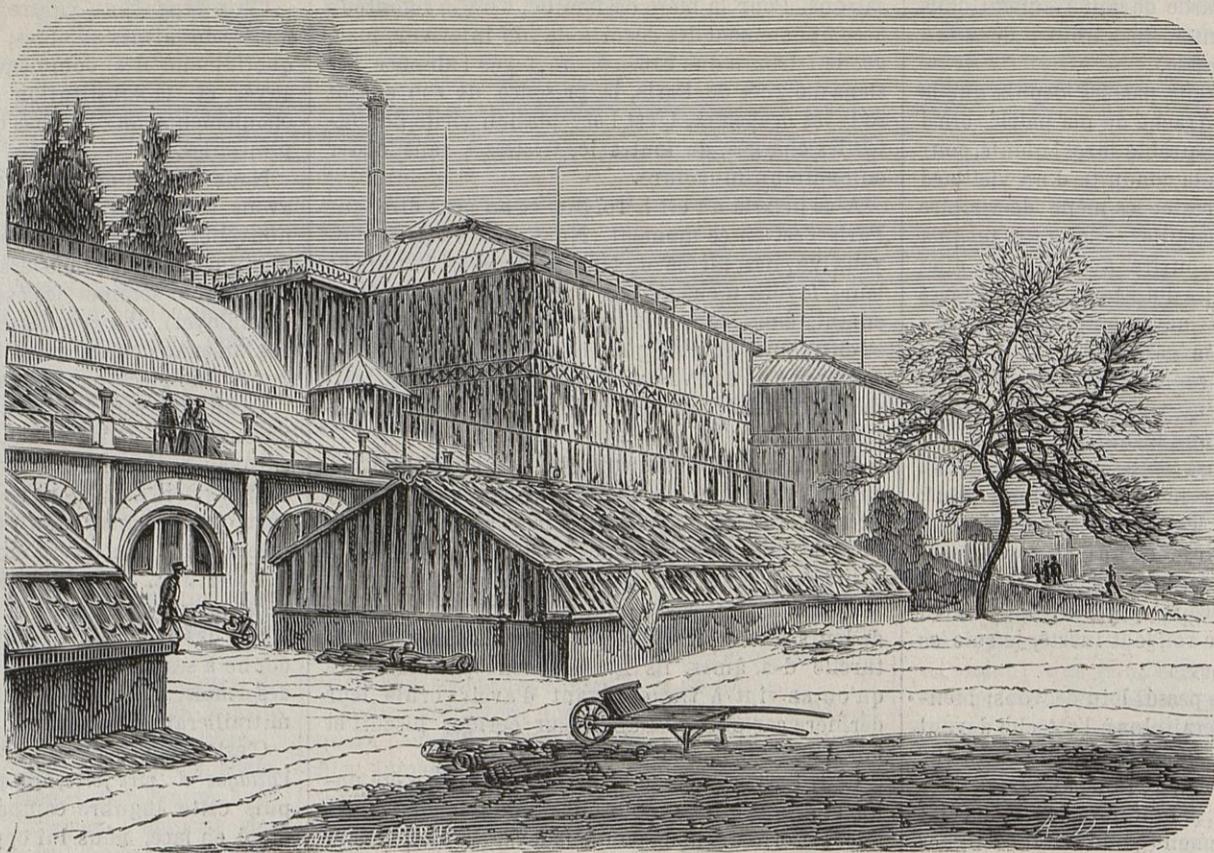
## CREMER

Le général Cremer (Camille), dont nous donnons le portrait, est à la tête d'un des corps d'armée placés sous le commandement en chef de Bourbaki.

Cremer est le fils d'un aubergiste de Sarreguemines (Moselle), où il est né le 6 août 1840.

Dès sa plus tendre enfance il eut le goût et le désir d'entrer dans la carrière des armes. Admis à Saint-Cyr, en 1857, il en sortit deux ans après avec un numéro qui lui permit de suivre les cours de l'état-major.

Placé comme lieutenant au régiment des dragons de l'impératrice, à sa sortie de l'école d'application, il demanda et obtint, pour son stage d'infanterie, d'être placé au 1<sup>er</sup> de zouaves alors au Mexique, afin de faire campagne. Il y fit très-durement la guerre, ce régiment étant toujours en expédition dans le Michoacan, et s'y fit remarquer par le colonel Clinchant. Il a été cité maintes fois à l'ordre de l'armée pour son sang-froid, son énergie et sa grande bravoure au feu.



Aspect des serres du Jardin-des-Plantes depuis le 6 janvier. — (Dessin d'après nature de M. Emile Laborne.)

Nous lui faisons raconter à plaisir les péripéties du combat dans lequel il avait repoussé, à la tête de sa compagnie de zouaves, la charge d'une colonne de cavalerie de partisans dont il tua de sa propre main le général s'emparant de sa magnifique selle qu'il garde comme trophée.

Nommé capitaine, décoré de l'ordre mexicain de N.-D. de Guadeloupe et de la médaille du Mexique,

il rentra en France en 1866 pour refaire sa santé, gravement compromise. Aussitôt rétabli il fut placé dans un régiment d'artillerie en garnison à Paris.

Ce dernier stage terminé, le général Clinchant, qui avait pu apprécier les qualités militaires de son ancien lieutenant, le prit auprès de lui en qualité d'aide de camp.

La brigade Clinchant resta trois années consécutives à Paris. Pendant ce temps, Cremer a beaucoup travaillé, et tout spécialement sur l'art militaire. Il a dirigé ses deux jeunes frères dans le début de leur carrière. Son cadet est déjà un peintre distingué, et le plus jeune, sorti de Saint-Cyr en 1861, est of-

ficier au régiment étranger, où il donne de grandes espérances.

Les journaux ont raconté que, compris dans l'armée de Metz, le général Clinchant et son aide de camp Cremer refusèrent la liberté oiseuse qui leur était offerte, et qu'emmenés prisonniers et internés dans Mayence ils furent assez heureux pour s'échapper des mains de l'ennemi. Libres de



LES EFFETS DU BOMBARDEMENT. — Aspect du dortoir des frères de Saint-Nicolas le lendemain du jour où quatre enfants y furent tués par un obus. (Dessin d'après nature de M. Vierge.)



LA POSTE PENDANT LE SIÈGE. — Départs de nuit des ballons construits à la gare d'Orléans par les frères Godard. — Le Guttenberg et le Parmentier.

tout engagement, ils allèrent immédiatement se mettre à la disposition du gouvernement à Tours.

Nommé général et mis à la tête de 10,000 hommes, Crémier donna bientôt de ses nouvelles en battant à Nuits (Côte-d'Or) un corps prussien de 25,000 hommes, qui en laissa 7,000 sur le terrain après un combat terrible et acharné.

Modeste, instruit, énergique et studieux, le général Crémier, quoique d'un caractère très-froid, est un de ces hommes qui gagnent de suite les sympathies de ceux qui l'approchent. De taille moyenne, élancée et souple, c'est un cavalier très-distingué. Sa petite moustache châtain, ses yeux bleus et ses cheveux coupés ras le font paraître beaucoup plus jeune qu'il n'est.

Dans les corps dont il a fait partie, il a su conquérir, par son mérite et son bon caractère, l'estime et l'affection de tous, et nous en trouvons la preuve dans la satisfaction qu'ont éprouvée ses anciens camarades en apprenant sa nomination.

Nous espérons beaucoup des capacités du général Crémier, et surtout de son amour de la patrie qu'il possède au plus haut degré.

ERNEST CHOTARD.

## FAIDHERBE

Le vainqueur de Bapaume, le général Faidherbe, n'était pas un officier inconnu, oublié.

Il était général avant que Gambetta l'appelât à commander l'armée du Nord. Sorti de l'école polytechnique en 1840, avec le grade de sous-lieutenant, il avait étudié les grands principes de l'art militaire à l'école d'application de Metz.

Malgré son mérite, il ne fait pas d'abord son apprentissage de la guerre sur les champs de bataille. On utilise ses capacités dans des missions spéciales et il reste en Afrique pendant huit ans, de 1844 à 1852. Il est envoyé au Sénégal en qualité de directeur du génie et passe gouverneur de la colonie en 1854.

Le *Monde illustré* a noté en leur temps les opérations militaires si multipliées et si utiles accomplies sous sa direction. La ville de Saint-Louis se souviendra longtemps de ses qualités administratives et des talents militaires que déploya le général Faidherbe dans l'annexion de tous les territoires dont il a enrichi notre colonie sénégalienne.

Il commandait la subdivision de Bone, en Algérie, au moment où le Gouvernement de la défense na-

tionale, pauvre d'officiers supérieurs, jeta les yeux sur lui, le nomma général de division et l'envoya à Lille, la ville où il est né le 3 juin 1818.

Son génie organisateur a eu bien vite créé une armée dans un pays dont son enfance connaissait toutes les ressources. Autour d'un noyau formé de nos soldats échappés du désastre de Sedan à travers le Luxembourg, il a groupé les gardes mobiles et la garde nationale mobilisée du Nord. Il n'avait pas d'artillerie de campagne, il en a improvisé une en empruntant des canons à telle et telle place où ils étaient inutiles.

Cette petite armée une fois organisée, le général Faidherbe l'a si bien manœuvrée, qu'après avoir concentré ses troupes à Douai, il s'est porté avec toutes ses forces à la rencontre du général Manteuffel, auquel il a infligé sous les murs de Bapaume, le 2 janvier, la sanglante défaite dont parlent les dépêches de Bordeaux et sa dépêche rectificative.

Depuis ce succès, Faidherbe a-t-il poursuivi les Prussiens dans la vallée de la Somme ?

Se porte-t-il sur Paris par la Fère en descendant la vallée de l'Oise ?

Nous pensons qu'il a laissé au général Briant le soin d'arrêter et d'écraser, s'il se peut, le corps ennemi chargé de mettre notre littoral en coupe réglée. Briant aurait déjà commencé l'œuvre aux Moulineaux, entre Rouen et Elbeuf, où il aurait fait subir un échec sérieux à un détachement allemand.

Quant à lui, Faidherbe, nous pensons qu'à l'heure qu'il est, il opère, ainsi que Chanzy, dans la direction de Paris.

Que nous entendions ses canons du côté de Chantilly, et ce général, dont l'honnêteté proverbiale égale le mérite militaire, sera le bienvenu, car il nous apporte dans les plis de son drapeau le signal de la lutte suprême et de la délivrance.

LÉO DE BERNARD.

## LE BULLETIN DE LA GUERRE

*Le bombardement.* — Ils continuent à bombarder sans relâche, sans merci. La solide attitude de Paris désespère ces hordes de Prussiens affamés qui, ne sachant pas faire acte de vaillance, veulent du moins faire œuvre de barbarie.

Ils n'ont pas su monter à l'assaut de la grande ville désarmée; leur prudence a eu le vertige en face

de ce peuple de Paris qu'ils cernaient et dont les cris de rage les épouvantaient.

Et cependant alors ce peuple n'avait pour se défendre que sa colère. Il y a quatre mois de cela, nos forts et nos murailles étaient sans canons, sans munitions.

Paris était sans armée.

Ils n'ont pas osé prendre Paris.

Ils ont commis là une première faute.

Ils en ont commis une seconde en n'acceptant pas la paix que la République se soumettait à accepter après le désastre de Sedan.

Il n'y a personne à qui on pardonne moins qu'à soi-même une faute commise.

Les Prussiens en sont là.

M. de Moltke ne trouve plus d'excuse à sa timidité de stratège. M. de Bismark s'accuse tous les jours d'avoir impertinément et cruellement repoussé les propositions de Jules Favre à Ferrières.

De dépit et de rage, ils bombardent Paris, bien convaincus, le premier, que les canons prussiens n'ouvriront jamais une brèche à travers nos bastions; le second, que l'effet *psychologique* du bombardement est marqué.

Le vieux Guillaume trouve que la destruction de Paris est œuvre sainte et que, si les obus prussiens tuent les enfants dans leurs écoles, écrasent dans leurs lits les femmes malades, les pieux projectiles ne travaillent que pour la plus grande gloire du Dieu des Hohenzollern.

Les Allemands sont entêtés et Guillaume I<sup>er</sup> est leur empereur, voilà pourquoi le bombardement ne cesse ni jour ni nuit depuis le 5<sup>e</sup> janvier, et que les détonations se précipitent comme les pulsations du pouls d'un fiévreux.

Ah! l'inspiration patriotique de M. Gondinet, dite par Coquelin au Théâtre-Français, traduisait bien la note du moment :

Ce sont les battements de nos cœurs que tu comptes,  
Roi Guillaume! Eh bien! va, compte-les jusqu'au bout.  
La France d'un coup d'aile à secoué ses hontes,  
Et ses envahisseurs la retrouvent debout.

Debout, le front baigné de gloire et de lumière  
Et montrant sa blessure au monde épouventé,  
Plus belle que jamais, plus ardente, plus fière,  
Dominant tous les bruits des cris de liberté!

On fêta à la Comédie-Française l'anniversaire de Molière. Le canon scandait les strophes. Entre deux coups de canon, Paris trouvait un moment pour rendre hommage à la mémoire de l'auteur de *Tartuffe*, de ce puissant génie dont la pénétration aurait reculé devant le faux dévot couronné qui, les



## CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XV

En ce temps-là, sur la recommandation de Carnot, le Premier Consul accorda une place de quatre mille francs, dans les bureaux de la police générale, à un pauvre écrivain du nom de Rétif de la Bretonne.

— Eh quoi! il existe encore? s'était écrié Bonaparte.

— Oui, général, il est septuagénaire et infirme.

— Je me souviens d'avoir lu autrefois son *Paysan perversi*... Il y avait de bonnes choses, mal digérées... Mais les *Contemporaines*, quel fatras!

La postérité a ratifié le jugement de Bonaparte sur Rétif.

Ce romancier populaire, qui a eu sa période de vogue, fut une des plus curieuses expressions littéraires du dix-huitième siècle.

Il était né en 1734, à la Bretonne, une petite propriété de village, à quelques lieues d'Auxerre. Nicolas-Edme Rétif était l'aîné d'un second lit et le huitième de quatorze enfants.

On voit que cela commence à peu près comme un conte de Perrault.

Son père, honnête et simple laboureur, en fit tout de suite un gardeur de troupeaux, un véritable berger, avec une peau de mouton sur le dos et de la paille dans les cheveux.

Le soir, on le voyait courir dans la prairie, aux époques du regain et des vendanges, pour jouer avec les grandes filles au jeu de *la Chèvre*, du *Loup*, de *la Belle-Mère*, de *Monsieur le Curé*.

La plupart de ces jeux ont à peu près entièrement disparu du Bourbonnais.

Celui de *la Vierge* était le plus amusant et affectait des formes dramatiques. On recouvrait une jeune fille des tabliers de ses compagnes et des vestes des garçons, jusqu'à ce que le tout formât une sorte de pyramide. Entourée et défendue par les filles, la vierge était alors assiégée par les garçons :

— Nous voulons l'épouser par mariage, disaient-ils.

— Non, non, vous la battriez avec rage! répondaient-elles.

L'adresse des garçons consistait à enlever, sans

toucher à une seule fille, tout ce qui couvrait la vierge. Ce résultat obtenu, elle leur appartenait, et les filles se lamentaient en disant :

— Comme la rose effeuillée — elle sera bientôt; — comme la prune secouée, — elle sera mangée par le *rovousio*!

Une espèce de mélodie!

Puis, elles la livraient aux garçons en poussant des cris de douleur; l'une d'elles lui éparpillait les cheveux, tandis que les garçons s'avançaient et l'environnaient. Elle se mettait à genoux en élevant les mains; ils feignaient de se laisser fléchir et lui disaient :

— Viens, viens; mieux te garderons — que ces filles à cotillons, — qui te garder ne pourront!

La vierge se levait alors et donnait la main à celui qui lui plaisait le mieux. C'était son mari, et le jeu finissait là.

Sous son attifement champêtre, le petit Rétif, qui avait de grands traits à l'italienne et des cheveux frisés à l'ange, fut bientôt trouvé si joli qu'il ne tarda pas à avoir toutes les filles à la joue, selon son expression pittoresque. Aussi l'amour vint-il de bonne heure allumer ses sens.

Le père, effrayé d'une précocité que n'excusait pas suffisamment le sang bourguignon, le mit en apprentissage chez un imprimeur d'Auxerre, après avoir vainement essayé d'en faire un enfant de chœur. Peines perdues! Une fois à Auxerre, Rétif n'eut rien de plus pressé que de séduire la femme de son patron, une grande blonde dont le souvenir a toujours tenu une large place dans sa vie, et qu'il a dé-

genoux dans le sang, ose faire de Dieu le complice de son ambition et de ses crimes.

C'est toujours avec cette componction hypocrite que Sa Majesté Guillaume traîne et envoie les peuples à la boucherie.

C'est en invoquant Dieu qu'il écrit le 5 janvier, 10 heures du matin, à la reine Augusta : « A 9 heures, le bombardement des forts du Sud de Paris commence par une splendide journée d'hiver, sans le moindre vent, 9 degrés de froid, sans neige.

« GUILLAUME. »

Bombarder Paris, pour un roi pieux comme l'époux d'Augusta, rien de plus simple.

L'émotion ne l'empêche pas, tout en dictant son télégramme, de consulter attentivement son thermomètre et de jeter un regard sur la campagne de Versailles inondée, malgré le froid, d'un soleil éclatant.

Sans le noir de vent est précieux. On voit que le roi de Prusse tient compte de tout dans ses opérations militaires. Les obus iront droit au but, leur trajectoire ne sera pas contrariée par la bise du Nord. Augusta a dû être bien heureuse en apprenant ce détail important. Avec son cœur de mère, elle a dû se dire que ses braves enfants, les artilleurs prussiens, n'auraient pas trop de mal à atteindre l'hôpital de la Pitié, les ambulances des sœurs Bénédictines, la maison des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, le Muséum du Jardin-des-Plantes, la Sorbonne, le Val-de-Grâce, le collège Henri IV, les Invalides, les Gobelins, les ambulances de Sainte-Périne.

Ah ! elle aussi aura le cœur léger lorsqu'un nouveau télégramme de son seigneur et maître lui fera connaître qu'un obus prussien, un obus piétiste celui-là, a fait explosion dans le cabinet de travail de M. Littré, que tout le mobilier de cet impie a été brisé en mille pièces, qu'un buste de Sainte-Beuve a été réduit en poussière, ainsi que le portrait d'Auguste Comte, le chef de notre école positiviste.

Pour le coup, le pieux et auguste couple verra le *doigt de Dieu* dans le bombardement de Paris. Malheureusement pour ces puissants dévots, les manuscrits, les papiers, les notes de M. Littré avaient été transportés à l'Institut par les soins de son ami M. Daremberg.

Qu'avons-nous dévoilé ? Si le roi de Prusse vient à apprendre ce dernier détail, il est capable de faire prendre pour point de mire la coupole du palais Mazarin.

Michelet, l'auteur des *Jésuites*, resta en face de

M. Littré. Si l'obus avait ricoché d'une maison sur l'autre, ou bien, ce qui arrive toujours, si un second avait été lancé dans la même direction, on pouvait dans le même quart d'heure délivrer de deux rudes adversaires la Prusse et la bigoterie piétiste.

Quelle grande gloire alors pour le Dieu du roi Guillaume !

Le hasard a ménagé au souverain de Potsdam une désillusion ; M. Littré n'est pas à Paris, M. Michelet a déménagé.

Aussi, que diable ! on ne peut pas avoir tous les bonheurs, vaincre le héros de Sedan, bombarder Paris, se laisser offrir la couronne de Charlemagne et tuer les libres penseurs.

Et cette couronne d'empereur, elle commence à être bien lourde, même avant d'être portée. Guillaume lui-même ne la voit pas déjà si facile à mettre sur sa tête chenue.

Sa Majesté Prussienne trouve que la guerre contre la France est une sérieuse, une longue guerre. Dans sa réception du 1<sup>er</sup> janvier, qui a eu lieu dans la galerie des glaces, au palais de Versailles, il s'est cru obligé de modérer la bouillante ardeur de ses officiers :

« Qui nous aurait prophétisé, s'écrie-t-il dans une exclamation plus désespérée que résignée, qu'au 1<sup>er</sup> janvier 1871 nous nous trouverions encore sous les murs de Paris ! »

Nous voici arrivés au 19. Il y a quatre mois, jour pour jour, que dure l'investissement de la plus grande citadelle de la terre, ainsi que Guillaume I<sup>er</sup> appelle Paris, et les Prussiens n'ont pas fait un pas en avant, quoi qu'ils en disent.

Ils sont probablement à la veille d'en faire plusieurs en arrière. Les échos d'Orléans, de Nuits, de Belfort, de Bapaume, arrivent nécessairement à Versailles. Ces échos doivent apprendre à l'état-major de M. de Moltke et au roi Guillaume que Charzy a repris l'offensive avec son armée de l'Ouest, qui compte 200,000 hommes ; que Bourbaki est arrivé à Nancy ; que Faidherbe manœuvre dans le Nord pour donner la main à l'un et à l'autre ; que la jonction des quatre corps de Garibaldi, Bressolles, Cremer et Bourbaki est chose accomplie ; que les communications de l'armée prussienne avec l'Allemagne sont sérieusement menacées ; qu'enfin, après avoir été si heureux dans les premières parties, le roi Guillaume pourrait bien voir la plus sérieuse et la dernière lui échapper pour de bon.

Le cercle de fer formé par les armées de province soude à ses anneaux, chaque jour, un nouvel anneau.

Les provinces envahies sont prises de révolte. Metz et Strasbourg disent ce que disait Venise sous la domination autrichienne :

Siamo servi sì, ma servi ognor frementi.

« Nous sommes esclaves, oui, mais esclaves toujours frémissants. »

Encore quelques jours et nous apprendrons que la battue aux Prussiens est commencée, que nos frères du Nord, de l'Ouest, de l'Est et du Midi rabattent sur nos remparts le gibier maudit. Paris est à l'affût. Il n'attend que le signal pour se mêler à la chasse. Son impatience, contenue si longtemps, compte les heures et trouve que le moment de la vengeance est bien long à sonner.

Qu'ils bombardent pendant les quelques jours que leur laisse notre colère. Qu'ils fassent du bruit et du mal, qu'ils se grisent de poudre et de notre dernier verre de vin, mais qu'ils cessent leurs vantardises et qu'ils ne pensent pas réduire Paris en faisant beaucoup de fumée autour de ses forts et de ses remparts. Ils savent bien qu'ils perdent leur peine à canonner nos murailles, nos monuments et nos maisons ; que s'ils tuent nos frères, nos femmes et nos enfants, c'est pour le plaisir de tuer.

A voir cette imbécillité cruelle accomplissant mathématiquement et majestueusement une si honteuse et ridicule besogne, on s'étonne que Bismark ne crie pas à l'éditeur responsable de ces dévastations inutiles :

Tu tonnes, Jupiter, donc tu as tort.

EPISODES DU BOMBARDEMENT. — Déménagements du quartier Mouffetard. — Les Parisiens réfugiés dans les caves. — Les gardes nationales dans les casernes. — Une bombe au café d'Harcourt. — Dortoir des jeunes enfants de Saint-Nicolas. — Les serres du Jardin des Plantes. — Depuis le 5 janvier, la parole était aux canons prussiens. Les Krupp se livraient à un monologue vif et animé. Pas une petite pièce française qui interrompît leur grosse voix.

Ces bons Prussiens en étaient à se demander si Paris avait épuisé ses munitions dans les combats du Bourget, de Champigny et dans la canonnade du plateau d'Avron.

Et ils allaient bombardant depuis Bercy jusqu'à Auteuil.

Leurs batteries du château de Meudon surtout faisaient rage. La première, établie sur la terrasse qui regarde le sud-est, battait les forts de Montrouge, de Vanves, et jusqu'au plateau de Villejuif,

peinte en maint endroit sous le nom de M<sup>me</sup> Parangon.

A vingt et un ans, Rétif quitta Auxerre, pleuré de toutes les grisettes de la ville, et il s'en alla faire son compagnonnage à Paris. Il entra dans l'Imprimerie royale, sous la direction de M. Anisson-Duperron, au prix de deux francs cinquante centimes la journée.

Jusqu'à présent la vocation littéraire ne s'était encore annoncée chez lui que par quelques mauvaises chansons composées pour ses camarades ; — et peut-être va-t-on croire qu'une fois à Paris son premier soin fut de hanter les sociétés savantes, de rechercher l'entretien des écrivains célèbres ; on se trompe fort. Peu impertinent alors à Nicolas Rétif la Sorbonne et le *Mercur*, les jésuites et le Théâtre-Français ! — Il voulait vivre avant d'écrire ; or, vivre, pour lui, c'était aimer.

Il faudrait la plume d'Homère pour tracer le dénombrement des maîtresses de l'insouciant Bourguignon. Avec lui les aventures galantes se succédaient sans intervalle ; son cœur n'était jamais vide, et la blonde s'y rencontrait souvent en même temps que la brune.

Cependant la misère le guettait au détour des folles passions. Il atteignait l'âge de trente-trois ans, et ce n'était encore qu'un pauvre ouvrier imprimeur, souvent sans ouvrage, jamais sans amour. Or, l'amour ne se fait pas scrupule de laisser les siens en haillons. Rétif, voulant sortir un matin pour aller déjeuner, trouva le diable assis sur le seuil de sa porte. Il rentra chez lui, regarda le bout

de ses ongles, et écrivit son premier roman tout d'une haleine.

Puis, l'ayant fini, il le dédia : *Aux Beautés*.

Aux beautés ! — Tel est le cri de départ de Rétif de la Bretonne, telle fut toujours sa devise. Le secret de sa vie est là, et aussi celui de son talent, de sa grandeur et de sa décadence.

Ce premier roman fut suivi de deux ou trois autres, d'ailleurs fort médiocres, et qui passèrent complètement inaperçus. *Le Pied de Fanchette* seul força quelque peu l'attention.

Mais le *Paysan pervers* devait bientôt tirer tout-à-fait Rétif de son obscurité.

Ce livre est, de ses nombreux ouvrages, je ne dirai pas le plus connu, mais le moins généralement oublié. Style, mœurs, gravures, tout concourt à en faire un des monuments les plus singuliers du dernier siècle. Le *Paysan pervers* réussit beaucoup, et fut traduit en plusieurs langues. Il est juste de dire que c'est un tableau vigoureux, plein de grandes lignes, et fourmillant de détails délicieux, — surtout dans la première partie, qui se passe aux champs.

C'en était donc fait, le nom de Rétif de la Bretonne venait d'être inscrit au livre de la littérature. Saïe aux cheveux en une heure de colère, la fortune monta, moitié souriant, moitié boudant, son escalier obscur et sans rampe.

En moins de dix ans il amassa plus de soixante mille francs. Il devint célèbre en dépit de la critique de tout le monde, en dépit de lui-même et de ses habitudes vulgaires. Les libraires vinrent à sa

rencontre, la province le rechercha. Il ne prit pas une place au milieu des écrivains d'alors, il resta une exception étrange au milieu d'eux. Sans grammaire et sans orthographe, il balança la vogue des savants et des beaux esprits. Ce fut un spectacle unique.

Rétif de la Bretonne eut la chance heureuse de donner un pendant au succès du *Paysan pervers*.

Les *Contemporaines* sont le résultat de ses excursions et de ses espionnages persistants à travers Paris ; elles présentent un ensemble formidable de soixante-cinq volumes. Imaginez un énorme magasin de nouvelles, un panorama à la façon de Boccace et de la reine de Navarre.

Cette publication fut pour Rétif l'apogée de sa fortune et de sa réputation. Le grand monde lui-même commença à s'enquérir curieusement de cet auteur, vivant en dehors des salons et n'ayant d'autre compagnie que celle des ouvriers imprimeurs, ses confrères. Quel était son âge, sa figure, son caractère ? se demandait-on dans plusieurs cercles aristocratiques. Il fallut user de subterfuges pour l'attirer au sein d'une société pour laquelle il ne se sentait pas fait, et qu'il avait évitée jusque-là avec autant d'obstination qu'elle en mettait maintenant à le rechercher.

Un jour de novembre 1789, il reçut une invitation à dîner de Senac de Meilhan.

Rétif de la Bretonne, qui l'avait connu autrefois, se rendit chez lui, rue Bergère, à l'issue de la séance de l'Assemblée nationale. Il pouvait être trois



miers jours du bombardement, nous avons à enregistrer l'École polytechnique, l'École pratique de médecine, le couvent du Sacré-Cœur, l'hospice de la Salpêtrière, le dôme du Panthéon, l'École normale, l'institution des Jeunes-Aveugles, les hospices de l'Enfant-Jésus et de la Maternité.

Le quartier Latin a été éprouvé. Outre le Luxembourg et l'Odéon, plusieurs maisons particulières ont reçu le choc des obus. Le café d'Harcourt, situé au coin de la place de la Sorbonne et du boulevard Saint-Michel, a vu un projectile prussien venir troubler les loisirs des consommateurs. Le dessin que reproduit le *Monde illustré* donne l'idée exacte des dégâts commis dans cet établissement.

Nous reproduisons aussi l'aspect qu'offrait le dortoir des jeunes enfants de Saint-Nicolas le lendemain de la catastrophe. C'était navrant.

Dans la journée du 8 au 9, un obus éclatait dans la maison des Frères de la rue de Vaugirard. Cinq enfants étaient tués sur le coup, quatre autres étaient blessés par les éclats du projectile. A ce fait ignoble, il n'y a qu'une chose à répondre aux Prussiens qui l'ont commis : supportez-en la honteuse responsabilité et que ce sang innocent retombe sur votre tête.

Que ces barbares acceptent aussi la réprobation qui doit rejaillir sur les destructeurs de nos monuments scientifiques, propriété non-seulement de la France, mais du monde savant des Deux-Mondes.

Ils ont bombardé le Jardin des Plantes. A coups de canon ils ont mitraillé les serres qui abritaient des collections uniques. Ils ont effondré la toiture de verre qui préservait des froids de l'hiver nos précieuses orchidées. Demain ils tireront sur la Victoria regina dont les larges feuilles s'étalent sur les tièdes eaux d'un bassin de marbre et dont la fleur est saluée à son éclosion comme un événement parmi les botanistes.

Ah ! c'est qu'ils avaient une raison pour bombarder le Jardin des Plantes et ses serres. Leurs espions leur avaient fait croire qu'on transportait les poudres du Panthéon dans les caves de notre grand établissement scientifique et qu'il se pourrait bien qu'on abritât, sous les toits de verre où végètent nos incomparables collections de plantes exotiques, nos munitions de guerre.

Nos ennemis ne laissent rien au hasard, et quand ils tuent les femmes malades et les enfants dans leurs écoles, comme lorsqu'ils détruisent nos orchidées, ils savent bien ou croient du moins savoir ce qu'ils font.

La mort d'une femme, celle d'un enfant, impressionne d'une manière plus poignante une ville as-

siégée et la pousse plus vite dans les bras du vainqueur.

Mais ils doivent voir, à l'attitude de Paris, que leur calcul, quelque bien mené qu'il soit, n'éveille dans le cœur des Parisiens qu'un sentiment : la rage et le désir d'une prompt vengeance.

P. S. A l'heure où nous mettons sous presse, une grande action est engagée dans les positions indiquées dans la vue panoramique de notre dernier numéro. Nous engageons nos lecteurs à s'y reporter.

MAXIME VAUVERT.

## LA POSTE PENDANT LE SIÈGE

*Les ballons-poste.* — De tous les moyens de locomotion, rapides, innombrables, que Paris possédait, le seul qui lui reste et dont il n'usait, avant l'investissement, que dans les occasions carillonnées, c'est l'aérostat. Depuis le siège, la nacelle des montgolfières est le seul coupé que puissent se payer les voyageurs, l'unique facteur auquel il nous soit donné de confier nos correspondances.

C'est dans la cour de celle d'Orléans que nous avons assisté au double départ du *Parmenier* et du *Gutenberg*, par une nuit humide et froide de décembre.

Il était minuit. Le temps était calme. Les deux aérostats, gonflés chacun de 2,500 mètres cubes de gaz, se balançaient majestueusement et mollement comme deux navires à l'ancre dans une baie tranquille. Leur force ascensionnelle était neutralisée par la pesanteur des sacs à terre fixés à chaque extrémité du filet.

Quand approcha le moment du départ, les marins affectés au service des ballons rapprochèrent de la nacelle les sacs qui faisaient contre-poids. On les décrocha les uns après les autres, et le ballon fut maintenu par une escouade spéciale. Un omnibus de la poste venait d'amener les sacs de dépêches et correspondances qui furent solidement fixés à l'extérieur de la nacelle. Au-dessus on attachait la cage des pigeons voyageurs destinés à nous rapporter des nouvelles et les réponses à nos lettres.

A l'appel fait par M. Godard de : « Messieurs les voyageurs, en nacelle ! » nous vîmes se détacher des groupes des personnages enveloppés de fourrures et encapuchonnés de leur mieux.

Nous reconnûmes parmi les quatre personnes qui se plongèrent dans la nacelle M. d'Almeida, un savant chargé de remettre à Gambetta les dépêches

de Trochu, et M. Lévy, le photographe auquel la microphotographie doit la récente découverte qui a permis à Paris de lire de longues et bonnes nouvelles de la province.

Au signal donné, toutes les cordes furent lâchées, et les deux ballons s'enlevèrent doucement au milieu des cris de : Vive la France ! Quelques minutes après ils se perdaient dans les nuages, qui couraient bas cette nuit-là. Ils avaient complètement disparu à nos yeux, que nous entendions les adieux des voyageurs arriver encore jusqu'à nous.

Le *Parmenier* et le *Gutenberg* ont atterri à bon port, et M. Lévy a pu appliquer à Bordeaux ses perfectionnements de photographie microscopique.

Il a rendu un réel service à la France, et bien des familles lui doivent déjà de grandes consolations.

Et maintenant, nous n'avons plus qu'une chose à demander, c'est que le déblocage de Paris nous permette de supprimer le ballon-poste, ressource précieuse en temps de siège, mais bien insuffisante dans les temps ordinaires.

Notre reconnaissance n'en devra pas moins aux aéronautes la première place dans toutes nos fêtes publiques.

LÉO DE BERNARD.

## MODE D'ENVOI

### ET PROCÉDÉS DE TRANSCRIPTION DES TÉLÉGRAMMES APPORTÉS PAR PIGEONS-VOYAGEURS

Bien des personnes se sont demandé comment un tuyau de plume pouvait contenir 15,000 dépêches privées et la valeur de 500 pages de dépêches officielles, de manière que le tout nous soit apporté par un seul pigeon sans gêner son vol, sous le double rapport du poids et du volume.

On n'est pas arrivé tout d'abord à ce merveilleux résultat. Nos messagers ailés ont été dans le principe chargés de dépêches manuscrites sur papier pelure; puis de dépêches manuscrites transportées par la photographie microscopique sur papier; puis de dépêches photographiées après impression typographique du texte, ce qui en diminuait encore les dimensions, tout en en rendant la lecture plus facile. Enfin une grande amélioration fut réalisée par l'envoi des collodions diaphanes contenant la photographie presque imperceptible des dépêches. Ces feuillets de collodion sont dix fois plus minces et plus légers que le papier pelure, ce qui explique comment sous un volume et un poids aussi ré-

heures; on attendait encore deux dames et plusieurs messieurs.

A quatre heures et demie, tout le monde étant arrivé, on se mit à table. Rétif fut placé entre une sorte d'amazone aux mouvements mâles, à la voix haute, au regard assuré, qu'on lui dit être une M<sup>me</sup> Denis, marchande de mousseline rayée, — et une autre dame, plus timide ou plus fière, à qui l'on ne donna point de qualité.

Les autres convives étaient un petit homme propre, en surtout de laine blanche; un beau garçon de vingt à vingt-cinq ans à physionomie ouverte; un quatrième, un peu boiteux, et deux autres qu'il ne remarqua pas.

On causa politique; la marchande de mousseline demanda à diverses reprises :

— Que dit le peuple?

Elle fit beaucoup d'amitiés à Rétif et lui demanda la permission d'aller le voir, ce qu'il n'eut garde de refuser.

Bref, le repas fut des plus animés; Rétif, d'ordinaire renfrogné et taciturne, devint fort éloquent dès qu'on le mit sur le chapitre de ses ouvrages. Il charma tout le monde par le feu et l'abondance de sa parole, surtout M<sup>me</sup> Denis, surtout l'homme à la physionomie ouverte.

Le lendemain, voici le billet qui lui fut remis de la part de Senac de Meilhan : « M<sup>me</sup> Denis, marchande de mousseline rayée, est la duchesse de Luynes; l'autre dame, la comtesse de Laval; le beau fils, Mathieu de Montmorency; l'homme un peu âcre, un peu boiteux, l'évêque d'Autun;

l'homme au surtout blanc, l'abbé Sieyès. C'est pour vous que cette compagnie est venue. On m'avait chargé de vous inviter. »

Tels étaient en effet les personnages brillants dont Rétif avait excité la curiosité et qui avaient voulu le voir de près. Leur désir ne se borna pas là. La duchesse de Luynes vint au bout de trois semaines lui faire la visite qu'elle lui avait promise; elle revint même plusieurs fois, tantôt avec son neveu, tantôt avec l'abbé Sieyès. Ce dernier, voulant donner à Rétif de la Bretonne un témoignage de sa sympathie, lui avait envoyé tous ses ouvrages politiques.

A peine cette aventure se fut-elle répandue dans le public, que tout le monde voulut l'avoir à souper. Ce fut une mode, une folie. Le duc de Mailly et le comte de Gemonville renouvelèrent la scène des travestissements en se faisant passer pour des académiciens de Picardie. Rétif finit par prendre son parti en galant homme et par s'amuser de la flatterie des grands, — d'autant plus que ce n'était pas un commensal ordinaire, celui qu'il fallait avoir par force ou par surprise. Il ne caressait pas, il se laissait caresser.

J'insiste sur le côté heureux et brillant de la vie de Rétif de la Bretonne, parce que ce côté est à peu près ignoré. Oui, l'auteur si dédaigneusement surnommé le *Rousseau des halles*, le *Voltaire du ruisseau*, eut de grandes relations et de hautes amitiés. Il fut jusqu'au dernier moment le camarade de Beaumarchais, et sa sauvagerie ne put lui faire éviter les éloges de Delille, de Chénier, de Joubert, de Fon-

tanes. Lui-même sollicita la faveur d'être présenté à M<sup>me</sup> de Staël, et il eut avec elle plusieurs entretiens qui le transportèrent d'enthousiasme.

Rétif de la Bretonne fut un des plus grands noctambules qui jamais aient été. A l'époque où il composait les *Nuits de Paris*, ouvrage qui comprend l'histoire nocturne de la capitale pendant six années, il n'était pas rare de le rencontrer le soir, adossé contre une borne, les bras croisés, l'œil fixé obstinément sur la lueur tremblante d'une fenêtre, cherchant à pénétrer ce qui se passait à l'intérieur : travail, souper ou agonie. Son instinct le portait de préférence vers les ruelles les plus sinistres, là où les réverbères étaient éteints ou cassés. Il ne redoutait rien. Le guet le connaissait, et, le voyant de loin venir, disait : « C'est Rétif ! » puis le laissait faire. C'était le Don Quichotte de passé minuit, le ramasseur des ivrognes gelés, le protecteur des femmes que leur mari ou leur amant venait de jeter à la porte. « Prenez mon bras, madame, et ne tremblez plus ! » leur disait-il. Il a su ainsi toutes les histoires espagnoles de Paris, toutes les jalousies, toutes les passions, toutes les turpitudes, tous les mystères.

Ses causeries avec la marquise de Montalembert remplissent une grande partie des *Nuits de Paris*. Rétif s'était lié de sympathie avec elle, un soir qu'il l'entendait soupirer à sa fenêtre. — Qui que vous soyez, s'était-il écrié, ne craignez pas de confier vos souffrances à un être qui connaît le malheur.

— O homme noir, que me veux-tu ? avait répondu la marquise de Montalembert.

duits, un seul pigeon peut apporter autant de matière à lecture.

Ces divers progrès ont été conçus, élaborés et mis en pratique par M. Steenackers, directeur général des télégraphes, qui signale son entrée à l'administration par plus d'une heureuse entreprise avec l'aide de M. Bareswil qui se trouvait à Tours, de MM. Dagron et Fernique, partis de Paris en ballon et dont on s'est empressé d'utiliser les services.

Restait alors à déchiffrer et expédier ces nombreuses dépêches. Pour celles des premiers jours, les loupes montées suffisaient. Pour les dernières, il fallut employer le microscope composé, mais il ne pouvait fournir qu'un travail limité et insuffisant, d'autant plus qu'une seule feuille de collodion de 4 centimètres de large sur 6 de long contient 144 pages ou carrés, c'est-à-dire environ 1,600 télégrammes. C'était une tâche trop longue à terminer même avec 5 ou 6 microscopes à la fois et autant de copistes.

On eut donc recours au microscope photoélectrique de M. Duboscq, au moyen duquel les feuilles de collodion sont projetées sur un grand écran et considérablement amplifiées sur un champ assez vaste pour que quatre expéditionnaires puissent transcrire en même temps quatre pages de dépêches.

Voici quelques détails sur l'opération : l'appareil de grossissement est un microscope photoélectrique, ou pour mieux dire un microscope solaire adapté à un régulateur de lumière électrique. Le microscope solaire donne une image réelle et agrandie d'un objet très-petit; mais il faut que cet objet soit fortement éclairé, au moyen par exemple d'un miroir porte-lumière, sur lequel on fait arriver les rayons du soleil, qu'un système de lentilles fait converger sur l'objet en expérience. Or le soleil étant un agent trop inconstant par le temps qui court, on lui substitue la lumière électrique, qui est plus intense et mieux dirigeable.

Le jet de cette lumière est placé dans une boîte rectangulaire en cuivre, noircie, fermée hermétiquement par de petits volets et surmontée d'une cheminée, le tout figurant assez exactement la lanterne magique à l'usage du jeune âge. La lumière est produite par le courant électrique d'une pile de 50 éléments Bunsen. Ce courant, en franchissant à travers la résistance de l'air l'intervalle qui sépare ses extrémités de deux baguettes de charbon mises en regard bout à bout, donne lieu à un arc lumineux. Le charbon qui donne la meilleure lumière sans fumée, ni pétilllement, est le résidu des cornues à gaz d'éclairage. Il est plus dur que l'acier, homogène comme la plombagine et très-bon conducteur.

Ces charbons sont taillés en baguettes carrées et effilées en pointe à la lime. On les dispose verticalement dans deux viroles de métal terminées en crémaillères engrenées toutes deux dans un rouage d'horlogerie qu'un ressort de montre, enfermé dans un barillet, tend à faire tourner. Ces charbons s'usent par la combustion, et surtout par le transport continu qui se fait d'un charbon à l'autre. Par suite, la distance entre les pointes des deux baguettes tend à varier sans cesse. Or, il faut que cette distance reste toujours égale, que le milieu de l'intervalle entre les deux baguettes reste à la même hauteur verticale, enfin que la source de lumière ne s'écarte pas de l'axe de l'appareil optique, ce qui s'obtient en réglant un ressort moteur qui le fait agir au moment et pendant le temps nécessaires.

L'appareil, ainsi disposé, est placé dans une chambre noire, en face d'un grand écran, à une distance qui, pour une pile de 50 éléments Bunsen, peut être évaluée à 5 mètres. La feuille de collodion est assujettie entre deux lames de verre et introduite entre des plaques à ressort qui sont mobiles, de manière à bien ajuster l'objet au foyer et à lui donner toutes les positions sans le déranger.

Lorsque l'arc lumineux brille entre les deux charbons, les pages de dépêches se trouvent projetées, amplifiées sur l'écran, et on les lit comme on ferait d'une page de journal en colonnes serrées.

Néanmoins, ce procédé ne donnait pas encore un mode de lecture et d'expédition assez rapide, et la division du travail n'était pas suffisante. C'est alors que M. Mercadier, directeur général par intérim, et M. Cornu, ingénieur des mines, eurent l'idée ingénieuse de fixer par la photographie les rayons lumineux après leur passage à travers chaque feuille de collodion contenant les dépêches originales. Saisis à une certaine distance de l'objectif, ces rayons donnent une amplification suffisante des caractères microscopiques, et l'on obtient sur verre un cliché négatif qui se lit comme les pages d'un livre, soit en le plaçant sur un fond noir, soit même en transparent. Le format de ces pages est un peu plus petit que celui d'un in-18.

Le miroitement du verre, sa fragilité, son poids, son volume, ont porté M. Mercadier et M. Cornu à poursuivre leurs recherches, et voici les résultats successivement obtenus :

Le collodion qui forme le cliché est enlevé de la plaque de verre et transporté sur des feuilles de papier noir vernissé, ou mieux de toile cirée noire enduite de gomme arabique.

Quand on songe avec quelle rapidité ces études ont été poursuivies et ces perfectionnements obtenus,

on ne saurait trop louer l'initiative et l'habileté de ceux qui les ont entrepris et menés à bonne fin. Espérons que Paris recevra bientôt de nouvelles dépêches par milliers, afin de voir appliquer ces heureuses innovations.

E. DUVAL.

## SCÈNES DE LA VIE DE SIÈGE

LES THÉÂTRES

Inouï, l'Ambigu! — Seul, il continue à donner des premières représentations. Il vient de jouer *le Forgeron de Châteaudun*, un drame en cinq actes et en sept tableaux, par M. Charles Noël. Eh bien! il se trouve des spectateurs pour *le Forgeron de Châteaudun*, qui joint aux éléments ordinaires de tous les drames l'élément patriotique à sa plus haute dose. Et ces braves spectateurs de faire chorus avec enthousiasme au refrain du *chant des forgerons*, à la *ronde de la mobilisation châteaudunaise*. Dumaine est le héros de ce drame, un héros de bonne mine en dépit de la guerre.

La Porte-Saint-Martin a organisé une reprise de *François-le-Champ*, avec un intermède dramatique intitulé : *l'Enfantement de la Marsillaise*. C'est la mise en scène du tableau si connu : Rouget de l'Isle chez le maire de Strasbourg, M<sup>lle</sup> Diérich au piano, quatre ou cinq auditeurs frappés d'étonnement et d'admiration.

Quelque lugubres que soient les circonstances, on comprend que la Comédie-Française ne pouvait laisser passer sans le célébrer l'anniversaire de la naissance de Molière. En conséquence, dimanche dernier, à l'heure où le bombardement continuait son œuvre impie, le rideau se levait sur *Amphitryon*, la comédie par excellence, la satire effrontée et suprême, le poème étoilé. L'effet en a été plus grand que jamais; chaque vers sifflait et tonnait avec le bruit que fait le génie. Le public guettait les moindres allusions, et l'on sait qu'elles ne manquent pas dans le monologue de Sosie.

La rivière est comme là.  
Ici, nos gens se campèrent;  
Et l'espace que voilà,  
Nos ennemis l'occupèrent.  
Sur un haut, vers cet endroit,  
Était leur infanterie;  
Et plus bas, du côté droit,  
Était la cavalerie.

Après avoir aux dieux adressé les prières,  
Tous les ordres donnés, on donna le signal.  
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,  
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;  
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée.

Et l'entretien s'était engagé sur ces frais.

Depuis, Rétif n'avait pas manqué de se rendre régulièrement toutes les nuits sous son balcon. Une fois arrivé, il racontait à la marquise ses rencontres, ses impressions, les observations recueillies en chemin. S'il y avait du bien à faire quelque part, une aumône à glisser sous la porte d'une mansarde ou une jeune fille à retirer du vice, c'était la marquise de Montalembert qui s'en chargeait, en remerciant Rétif du fond du cœur.

— A demain, lui disait-elle, et puissiez-vous rencontrer beaucoup d'autres malheureux!

Cela n'est pas une fiction.

Il vaguait encore une heure ou deux par les rues désertes avant d'aller se coucher. Entre autres aventures, il lui en arriva une du genre gracieux et fantasque, qu'il a poétiquement racontée sous le titre de *Nuit au Luxembourg*.

Entré dans le jardin par une grille laissée ouverte, Rétif se trouve en pleine fête d'Arcadie.

« Toute la société était en bergers et en bergères; on feignait de garder les troupeaux au clair de la lune; on s'asseyait sur le gazon, en troupes ou deux à deux. Je pliai mon manteau, que je mis dans un coin, et je suivis en habit. Jamais je n'ai rien vu de si pittoresque, de plus délicat... »

« Bientôt il m'arriva une aventure à moi-même : deux jeunes personnes me prirent (le dirai-je?) pour un maréchal de France, auquel apparemment je ressemblais un peu. « Vous êtes en berger, monsieur le maréchal, me dit l'aînée, rien qui vous distingue, c'est bien. » Je souris. La jeune personne

me prit une main; sa sœur, âgée de treize ans, me prit l'autre, et nous marchâmes, nous courûmes. J'étais ému. Je ne sais quel charme élyséen était répandu sur tout le jardin! La lumière de la lune, les ombres, la liberté, la beauté des femmes, surtout celle de mes deux compagnes, donnaient à cette partie l'air d'un rêve... »

« Nous étions tout au bout du jardin, dans l'endroit le plus solitaire. C'est là qu'étaient réunis quelques groupes de bergers; l'un d'eux avait sa musette, et l'on dansa une ronde; j'étais de tout cela, tenant mes deux Grâces. Dans un moment où je louais leur légèreté, un homme vint leur frapper sur l'épaule; elles lui dirent : « Laissez-nous! » sans le regarder. Je levai les yeux sur cet homme... Je lui ressemblais... Je compris que c'était le maréchal. Lui, de son côté, vit que les deux jeunes personnes le boudaient, et il se retira en riant... Cependant, pour ne pas me discréditer (*sic*), je m'éclipsai adroitement, je sortis par le jardin grillé, je traversai l'hôtel, le portier m'ouvrit, et je me trouvai dehors à quatre heures du matin. »

Quelle touche délicate! quel tableau vaporeux! La Révolution vient surprendre Rétif au milieu de ses *Nuits de Paris*. Il n'en continua pas moins ses promenades en dépit des rondes de sections et des metteurs à la lanterne; — mais la fenêtre de la marquise de Montalembert se referma.

Il joua souvent sa tête à ce jeu de spectateur intrépide. Poussé par une invincible mais non point stérile curiosité, il se mêlait à tous les groupes, était de tous les mouvements et de toutes les séditions.

Dans ces cas-là, disons-le à sa louange, il lui est arrivé fréquemment de détourner le couteau d'un assassin et de plaider la cause d'une victime. Orateur malencontreux, les patriotes le repoussaient en haussant les épaules; les femmes le regardaient de travers. Deux fois même il fut dénoncé, — mais son âge et surtout la simplicité de ses vêtements le protégèrent mieux que ne l'eussent fait son nom et ses ouvrages.

Il a raconté une soirée qu'il passa en 1793 avec M<sup>lle</sup> de Saint-Brice, ancienne femme de chambre du petit dauphin.

« Au près du feu, dit-il, l'aimable Saint-Brice nous détailla les particularités de la fuite du roi. On la pria ensuite de nous donner des détails de sa salvation (*sic*) de la prison de la Force avec M<sup>me</sup> et M. de Tourzel lors des massacres de septembre. Elle s'y refusait. M. de Lalande se mit à genoux le premier; l'abbé Delille en fit autant; je les imitai. Nous la fléchîmes. Elle nous raconta comment le municipal Tallien les avait tirées de prison à travers les sabres nus, et les avait conduites, elle et M<sup>lle</sup> de Tourzel, dans le petit Saint-Antoine; comment elle avait été ramenée chez ses parents par le même municipal. Quant à M<sup>me</sup> de Tourzel, Tallien avait eu la précaution de l'envoyer précédemment à Sainte-Pélagie. » Ce récit fut très-intéressant. Je n'ai revu qu'une fois depuis M<sup>lle</sup> de Saint-Brice.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)



Les habitants de la chaussée du Maine fuyant leurs demeures menacées par les projectiles ennemis.

L'excellente troupe (Got, Coquelin, Maubant, M<sup>me</sup> Madeleine Brohan, M<sup>me</sup> Ponsin) s'est surpassée. On a couronné le buste du grand homme selon le rite habituel; le compliment de cette année

avait été demandé à M. Edmond Gondinet; il est grave, élevé, comme il devait l'être.

Hélas! la figure légendaire de Molière semblait encore plus penchée, plus souffrante, plus fatiguée

que d'ordinaire. On eût dit qu'il était instruit du sombre drame qui se jouait autour de lui. C'était plus que jamais l'auteur du *Misanthrope*. Pourtant il a toujours, de son vivant, ignoré les désastres de



LE BOMBARDEMENT. — Les premiers obus, avenue de l'Observatoire, pendant l'exercice des gardes nationales. — (Dessin d'après nature de M. Lançon.)



LE BOMBARDEMENT DE PARIS. — Les gardes nationaux dans leurs casernes des remparts. — (Dessin d'après nature de M. Edmond Morin.)

la guerre; ce fut un fardeau de moins au fardeau si lourd de ses infortunes.

Les « victoires de Louis » ne lui arrivaient qu'à l'état d'écho. Au fond il n'y comprenait rien ou n'y voulait rien comprendre. Dans une bataille il ne voyait que dryades effarouchées, bergers en fuite, Philomèle interrompant ses concerts; d'ailleurs, jamais de sang, de massacres, de corps fracassés; tout au plus quelques humains chargés de fers, et encore ces fers ressemblent à des guirlandes. Au camp de Lille, il dépêche vers le roi ses deux camarades La Thorillière et La Grange, avec un placet pour lui demander la levée de l'interdiction qui pesait sur *Tartuffe*. « Puissé-je, Sire, — disait-il en terminant, — au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe. »

On n'est pas plus inconscient.

Peu de jours auparavant, le Théâtre-Français avait joué *Bataille de Dames*, une des pièces les plus ingénieuses du répertoire moderne.

Çà et là encore des spectacles improvisés à l'Athénée, aux Bouffes. Les cafés-concerts, — les Porcherons, la Gaité, Tivoli, — retrouvent une partie de leur clientèle, revenue entre deux factions. Là fleurissent surtout les chansonnettes aristophanesques : *le Sire de Fiche-ton-kang*, *le général Lasoupe-et-Lebauf*, *le Préfet Mal-Pétri*, etc., etc. Cela n'est peut-être pas d'un goût très-délicat, mais cela a vengé le peuple pour le moment.

#### PROMENADE DANS LE PARC DE VERSAILLES

Parmi les livres qui ont été publiés dans ces derniers temps, et dont le sort méritait d'être meilleur, un des plus importants est le troisième volume du *Tableau de la littérature française*, par M. Staaff. Ce volume comprend une longue suite de morceaux choisis chez les prosateurs vivants. J'y figure, moi très-humble, pour un fragment dont le choix jure singulièrement avec l'époque épouvantable que nous traversons. *Le parc de Versailles!* Ainsi est intitulée cette page qui nous reporte à des jours calmes et roses : lisez-la, si vous voulez oublier — ou vous souvenir — pendant cinq minutes.

.... Une promenade, en semaine, dans le parc de Versailles, est une de mes distractions favorites. Je sais bien que le parc de Versailles n'est plus que le fantôme de lui-même; on ne peut aller à l'encontre de ce lieu commun. Ce domaine pompeux dont on a vainement essayé de railler la magnifique symétrie, et dont les arbres, pareils à des alexandrins, vont si bien deux à deux qu'on est tout étonné de ne pas les entendre rimer à leurs cimes, ce domaine a cessé de vivre de la vie spirituelle. C'était un tableau, ce n'est plus qu'un cadre maintenant.

Ces pelouses qui appelaient si bien les robes ramagées et ramageantes, les souliers de satin furetant, les petits talons rouges; — ces avenues où les chaises à porteurs, avec leurs rideaux frangés d'or et leurs armoiries finement peintes, se reposaient doucement; — ces lacs où de tendres compagnies venaient perpétuellement s'embarquer pour Cythère; — ces Amours qui décochaient leurs flèches sur de vrais cœurs; — ces Vénus qui avaient quelque raison d'être pudiques en face de tant de monde; — ce paysage enfin, si hyperboliquement coquet, recevait la splendeur et la joie d'une foule de toutes les couleurs, marquises, courtisans, mousquetaires rouges, gendarmes-dauphin. Après l'ombre géante de Louis XIV, l'ombre galante de Louis XV. A présent, il n'y a plus de roi-soleil à Versailles, mais il y a toujours un soleil-roi. Et il faut lui rendre cette justice, qu'en ces derniers jours, cet astre absolu s'est superbement acquitté de son rôle.

C'était pas plus tard qu'avant-hier. J'avais passé l'après-midi à errer autour des deux Trianons, où l'on donnait jadis la comédie avec des agneaux, des abbés et des musiciens. Il allait être six heures du soir. Apollon se disposait à remiser son char dans les écuries de Téthys. Une chaleur pénétrante enveloppait la terre comme d'un réseau de feu, et ordonnait despotiquement le repos aux êtres comme aux plantes. C'était miracle lorsqu'un chant d'oi-

seau venait à rompre ce silence général; encore ne tardait il pas à se taire après avoir lancé de son gosier brûlant deux ou trois notes voluptueuses. Il semblait qu'avant de partir, le soleil rassemblât toute sa force et plongât plus avant ses rayons dans la vapeur des herbes.

Éblouissement! — Je marchais dans ces longues allées que l'on a justement comparées à des nefs de cathédrale. En vérité, les arbres de Versailles sont tout à fait différents des autres arbres: ils ont leurs quartiers de noblesse; il ne leur plaît pas d'être confondus avec ces rustiques plébéiens, poussés au hasard, penchés sur le bord d'une grande route ou tordus en manière de spectres au fond d'un ravin, mal bâtis, mal peignés, moussus, frayant avec les insectes. — Les arbres de Versailles forment entre eux une aristocratie; il y a des ormes barons, des hêtres-ducs, des chênes-vicomtes, des peupliers-chevaliers et des arbustes-pages.

Longtemps après le soleil couché, l'horizon demeura comme ensanglanté. Je ne voulus perdre aucune des nuances infinies de cet admirable spectacle. Je restai à regarder la clarté devenir brume, la brume devenir ombre. J'assistai à cette insensible dégradation des couleurs, alors que le jour abandonne la campagne feuille à feuille, fleur à fleur, brin à brin, comme un ami qui se décide avec regret à quitter son amie.

Ainsi faisait le soir, s'efforçant de retarder son départ le plus qu'il pouvait. — « Encore un adieu à cette prairie! disait-il; encore un baiser à cette rose! » Mais la nuit le traquait impitoyablement. Il essayait en vain de se réfugier dans le fond des bosquets, de se cacher dans les clairières en se faisant petit, ou sur le bord de l'eau tranquille et fascinante, espérant être confondu avec elle. La nuit arrivait tout à coup pour le débusquer de sa cachette; elle le poussait devant elle et semblait lui dire; « Allons dépêchons-nous, allons! » Bientôt il ne restait plus au pauvre soir un pouce de terrain. Délogé de partout, il perdait pied de tous côtés, et il s'envolait tristement dans les cieux, où s'allumaient les premières étoiles.

Moment décisif où la victoire reste à la nuit! C'est l'heure où le vent renaît et bat joyeusement des ailes, où les arbres se mettent à babiller par leurs millions de petites langues vertes, comme feraient entre eux de bonnes gens après la dinée sur le devant de leurs portes.

C'est aussi l'heure du chemin de fer.

CHARLES MONSELET.

## ANNIVERSAIRE

### DE LA NAISSANCE DE MOLIÈRE

#### A MOLIÈRE

En quel temps serions-nous plus jaloux de nos gloires? Il semble que jamais ton nom n'avait jeté Tant d'éclat, ô poète! et leurs sombres victoires Nous font plus grande encor ton immortalité!

Mais ce n'est plus Paris souriant et sceptique Qui va fêter Agnès, Alceste ou Scapin; non! C'est Paris prisonnier, meurtri, blessé, stoïque, Qui fête le génie au bruit de leur canon.

En s'élevant à toi, l'âme se rassérène; Jamais l'esprit français n'a résonné si fort, Et dans le doux pays où ton rêve nous mène Nous nous sentons plus loin de ces hordes du Nord.

Nous cherchions la bataille audacieuse et fière. Mais eux, patiemment, sourdement, par les bois, Ils ont versé sur nous leur Allemagne entière, Pour nous vaincre sans gloire, écrasés sous leur poids.

Comme ils nous voient vivants dans leurs savantes trames, Comme notre agonie à leur gré tarde un peu, Pour tuer au hasard des enfants et des femmes Ils font passer sur nous des ouragans de feu.

Vous disiez que Paris appartenait au monde, Stupidités! Paris est bien à nous. Nous le sentons enfin à la haine profonde Qui, mieux que nos remparts, nous sépare de vous!

Ils traînent avec eux le meurtre et la souillure; Ils ont tout dévasté dans leurs plis insultants. Sur notre sol béni qu'enchanter la nature Ils ont peur de laisser une place au printemps.

Ils brûlent nos palais, ils campent à Versailles, Ce Versailles, Molière, où tout parle de toi, Plein de notre passé, vivant de nos batailles; Ils croient que nos splendeurs peuvent grandir leur roi.

Qu'ils refassent un trône au maître qui les mène, Qu'ils fixent à son front la couronne de fer. Qu'ils se courbent encore et qu'ils rivent leur chaîne Jusqu'à ce que l'anneau pénètre dans la chair!

Qu'ils aillent, promenant par la ville muette Des fantômes de rois pour se faire une cour; O sublime railleur, ô penseur, ô poète Qu'ils te semblent petits, ces conquérants d'un jour!

Que ce vieil empereur, triomphateur inerte, Prépare à son tombeau de superbes lambris, La poupe ne vaut pas la tombe toujours verte Du dernier des soldats qui meurt pour son pays.

Bénédictions nos revers. Que l'Europe assombrie S'agenouille à loisir sous le droit du plus fort. Nous avons retrouvé l'amour de la patrie, Le mépris du succès et l'orgueil de la mort.

Nous vivions follement, dédaigneux de conquêtes, Jetant notre existence aux dieux que nous aimons, Et les peuples jaloux se ruèrent à nos fêtes Pour voir ce qu'il restait de sang à nos poumons.

Ce sont les battements de nos cœurs que tu comptes, Roi Guillaume! Eh bien! va, compte-les jusqu'au bout. La France, d'un coup d'aile, a secoué ses hontes, Et ses envahisseurs la retrouvent debout.

Debout, le front baigné de gloire et de lumière Et montrant sa blessure au monde épouvanté, Plus belle que jamais, plus ardente, plus fière, Dominant tous les bruits des cris de liberté!

EDMOND GONDINET.

## Lettre de Louis Blanc à Victor Hugo

Mon cher ami,

J'ai souvent senti mon esprit se réchauffer à la flamme du vôtre, et dans les battements de votre cœur, j'ai toujours reconnu les battements du mien. C'est pourquoi je vous adresse les remarques que la situation me suggère. Et je vous les adresse publiquement, parce qu'aujourd'hui, aujourd'hui surtout, il est commandé à quiconque pense avoir quelque chose d'utile à dire, de le dire bien haut.

Je ne sais si tout le monde a été frappé de cette idée, cependant très-simple, que pour Paris l'héroïsme, qui était il y a deux mois un noble entraînement, est désormais devenu, à quelque point de vue qu'on se place, une nécessité. Un grand effort, soutenu, décisif, voilà ce que la sagesse, même la plus vulgaire, réclame aussi impérieusement que le courage le plus exalté, voilà ce qui répond aux exigences de l'intérêt personnel autant qu'à celles de l'honneur.

Lorsque, après le désastre de Sedan, si horriblement complété par la capitulation du maréchal Bazaine, la province, à travers l'obscurité qui nous environne, apparaissait troublée, paralysée, livrée au fatalisme du désespoir, et se cherchant pour ainsi dire sans se trouver, on conçoit que l'idée de la paix ait pu s'associer dans des âmes sans ressort à celle de Paris dompté. Paris dompté, c'était, si la province fût restée immobile, la guerre finie. La France en serait morte, attendu que la honte, qui ne fait que flétrir les individus, tue les peuples; mais enfin ceux-là, — s'il en existe de tels, — auraient eu la paix en perspective pour qui l'humiliation de la patrie n'est pas le dernier des malheurs.

Aujourd'hui, rien de semblable. Le cri *Aux armes!* poussé d'un bout du pays à l'autre avec l'irrésistible accent des époques héroïques; chaque citadin transformé en soldat; le fusil remplaçant la bêche dans la main du paysan furieux; le tocsin de la guerre sainte faisant comme jaillir du sol de cette France, grand « nid de guerriers », des armées puissantes par le nombre, par l'organisation, par les engins de mort, par le patriotisme en ébullition, la victoire enfin ressaisie par des recrues, tout cela dit assez que, si Paris succombait, sa chute n'amènerait nullement la fin de la guerre. Cessant de combattre pour dégager Paris, la France continuerait de combattre pour le relever et le venger.

Donc, loin de marquer la fin de nos souffrances matérielles, une capitulation en serait l'effroyable couronnement. Une fois dans nos murs, les Prussiens voudraient-ils, pourraient-ils nous en laisser

sortir ? La défense nationale aurait trop à y gagner ; l'invasion trop à y perdre. Nous serions plus étroitement prisonniers que nous ne le sommes. Ce qui d'un poids étouffant pèserait alors sur notre liberté, ce serait quelque chose de bien autrement terrible que la difficulté de percer les lignes prussiennes : ce serait l'insolence prussienne. Au lieu d'avoir autour de nous des ennemis, nous aurions devant nous des géoliers ; au-dessus de nous des maîtres.

La barrière inhumaine, odieuse, mais quelquefois franchie, qui aujourd'hui nous sépare des chers absents, serait devenue absolument infranchissable. Plus de ballons ! Plus de pigeons ! Plus de leurs passagères traversant l'ombre affreuse où nous sommes en ce moment plongés ! Ce serait la nuit, la nuit noire, une nuit de l'enfer !

Et ce serait la faim, aussi ! Qu'on ne parle pas de l'intérêt que les Prussiens auraient à nourrir la capitale condamnée au dégradation supplice de leur devoir son pain : pourraient-ils pourvoir, au moins d'une façon régulière et permanente, à la subsistance de l'énorme population de Paris, ayant à pourvoir à leur propre subsistance, au milieu d'un pays ravagé, et, — dans l'hypothèse de la guerre se continuant, se développant, — traversé au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, par des armées sans cesse en mouvement qui occuperaient les routes et intercepteraient les convois, à moins que la défense nationale ne renoncât à couper les vivres aux dominateurs de Paris, seul moyen de les en chasser, puisque Paris rendu imprenable se trouverait imprenable à leur profit dès qu'ils y seraient ! On frissonne quand on songe aux scènes de délire que deux jours, rien que deux jours de retard dans l'arrivée des vivres pourraient enfanter, au sein d'une ville de deux millions d'âmes occupée par l'ennemi, prisonnière et affamée ! Être esclave d'un vainqueur farouche ; être complètement retranché du monde, se traîner dans les ténèbres jusqu'à la mort par l'égoïsme ou par la faim, telle est la situation sans exemple que la reddition de Paris menacerait de réaliser dans tout ce qu'elle contient d'effroi et d'angoisses, dans toute son inexprimable horreur.

A qui dirait : Cela ne sera point, je réponds : En êtes-vous bien sûr ? Et j'ajoute : Il suffit que cela soit possible pour que la nécessité de briser, coûte que coûte, le cercle qui nous étroit soit démontrée, non-seulement comme affaire d'honneur, mais comme affaire de haute prudence. Non, depuis que la France est debout, depuis que, tirant l'épée, elle en a jeté au loin le fourreau, il n'y a plus pour les habitants de Paris deux dénoûments à mettre en balance : le dénoûment que la sagesse conseille, que la nécessité commande, c'est le dénoûment héroïque.

Et d'où nous viendrait le droit de trouver chimérique l'espoir du salut par la victoire ? Est-il une intelligence si obscure, est-il un cœur si timide que ne puissent raffermir et convaincre les merveilles opérées depuis deux mois dans Paris ? En quel lieu du monde, à quelle époque vit-on une ville prise au dépourvu, cernée, isolée du reste de la terre, improviser tant de moyens de défense et d'attaque, tirer d'une foule une armée, répondre à l'appel de chaque besoin nouveau par une invention nouvelle, arracher coup sur coup à la nature mille secrets libérateurs, créer par les mains de l'industrie privée des centaines de canons d'une excellence reconnue et d'une portée formidable, obtenir d'une seule usine jusqu'à deux mille obus par jour, mettre tous les éléments à profit pour sa conservation, et devenir du jour au lendemain un vaste champ de manœuvres, une immense fabrique d'armes, une pépinière de soldats ?

« A supposer que nous puissions avoir assez de canons », me disait, il y a deux mois, un personnage considérable, « comment avoir assez d'affûts ? et si nous avons assez d'affûts, comment avoir assez d'attelages ? et si nous avons assez d'attelages, comment avoir assez de canonniers ? » Eh bien, canons, affûts,attelages, canonniers, Paris a tout créé, tout trouvé, tout donné. Et lorsque, pour rentrer en communication avec la France, avec le monde, elle a, cette ville sans égale, une artillerie puissante et cinq cent mille vaillantes mains tenant un fusil, son lot serait d'attendre à l'abri de ses remparts que la famine vint nous prendre à la gorge !

A ce compte, nos généraux seraient des personnages parfaitement inutiles. Quel besoin aurions-nous de leur savoir militaire, et de quoi nous servirait même leur génie si nous devions nous borner, sous leurs ordres, à épier sur le cadran l'heure de la soumission ? Le succès est à notre portée ; seulement, pour l'atteindre, la première condition est d'y croire ; pour sauver la patrie, la première condition est de croire à la patrie. Ils n'auraient que faire à la tête des troupes, ceux qui seraient incapables de leur inspirer, faute de la ressentir, cette virile confiance qui est le côté radieux du courage et conduit par la volonté de vaincre au pouvoir de vaincre.

Qu'il soit donc coupé court, et promptement, — le temps presse ! — à ce système d'inaction qui pendant que le froid engourdit les corps, tend à engourdir les âmes.

Deux batailles mémorables ont montré ce que pourrait l'offensive prise avec décision et habilement conduite. Ce n'était pas, j'imagine, pour nous prouver les avantages de l'immobilité sous les armes que le général Ducrot, il y a un mois, se lançait en avant, après avoir, dans une proclamation admirable, poussé un cri vengeur, le cri de l'offensive, et ce n'est pas, que je sache, pour leur donner la glace seule à combattre que le général Trochu a formé les compagnies de guerre !

N'y a-t-il pas, d'ailleurs, un intérêt suprême à faciliter la marche, à empêcher la destruction possible des armées de secours, en retenant autour de Paris la totalité des forces qui l'assiègent ?

Je le répète, ce qu'il faut, c'est ceci : croire à la patrie. Voilà seulement, voilà ce qui doit nous sauver. Et de quel éclat souverain ne rayonnera pas notre cher pays ! La grandeur même de ses revers épiques et leur foudroyante succession seront portées au compte de sa gloire, car vaincre après tant de défaites, et en quelque sorte à force de défaites, est-il rien de plus imposant ? Combien elles sont dignes de mépris, des victoires qui, dues à la supériorité du nombre, à la ruse, à la force, ne développent chez le peuple qui les a remportées que l'orgueil, la cruauté, la rapacité des races conquérantes ! Ce qui est digne d'admiration, c'est la défaite noblement subie et vaillamment réparée parce qu'elle atteste la présence et le triomphe de toutes les vertus qui sont l'honneur de l'espèce humaine : le calme dans le malheur, la persévérance stoïque, la fermeté d'âme, une résolution d'airain, et, avec la volonté de ne jamais fléchir, le pouvoir de ne jamais désespérer. Les véritables marques de l'invincibilité sont là. Or, la gloire n'est pas de vaincre, mais d'être invincible.

LOUIS BLANC.

## LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

POISSONNIER-DESPERRIÈRES (fin)

Nous avons vu comment Poissonnier n'avait craint d'entrer en lice avec un club qui voulait perdre la discipline de ses canonniers.

Une lutte avec les assemblées populaires était alors trop inégale pour ne pas être dangereuse. On le déplace, on l'envoie successivement commander les 104<sup>e</sup> et 49<sup>e</sup> de ligne. C'est dans ce dernier poste qu'il put contribuer à l'avancement d'un héros futur.

« Ma nomination à ce régiment est du 27 mai 1792.

« Hoche, qui, comme je l'ai dit plus haut, est devenu depuis général en chef, et qui tiendra sa place dans l'histoire, était adjudant sous officier au 104<sup>e</sup> régiment. Déjà, à trois reprises différentes, il n'avait pu passer sous-lieutenant, au choix des officiers. Me voyant promu au grade de colonel et quitter le régiment, il vient chez moi, les larmes aux yeux, me prier, à quelque prix que ce fût, de le faire sortir du 104<sup>e</sup>, où le corps d'officiers paraissait si peu disposé en sa faveur. Plein d'attachement pour Hoche, dont j'estimais la tenue, l'activité et l'instruction, j'en parlai au ministre de la guerre avec toute la chaleur du plus sincère intérêt.

« Le lendemain, il me fit signer un engagement de garantie des principes et de la moralité de Hoche, et me remit pour lui, non un brevet de sous-lieu-

tenant, mais un brevet de lieutenant au deuxième bataillon de Rouergue, en garnison à Thionville.

Appelé à l'armée du maréchal Luckner réunie sous Metz, Poissonnier prend le commandement d'un bataillon de grenadiers de la réserve. Tout d'abord, il lui faut en imposer à ses hommes, qui ne sont pas des modèles de discipline.

« C'est au bivouac de Voippy, on y eut une alerte. Le calme ayant succédé, j'allai me chauffer à l'un des feux des grenadiers, autant pour chercher à les connaître que pour me faire connaître moi-même ; la conversation roula naturellement sur la campagne qui était ouverte. Un caporal de Beauce se permit de me dire : « Mon colonel, vous êtes un officier de l'ancien régime ; vous pourriez bien penser comme ces messieurs qui sont de l'autre côté ; prenez-y garde, car mon premier coup de fusil serait pour vous. »

Cette apostrophe ayant fait rire les grenadiers, je sentis que j'aurais mauvaise grâce de m'en fâcher, je répondis aussitôt : « Caporal, j'accepte votre proposition, tout incivile qu'elle est ; mais il n'est pas de bon contrat s'il n'est synallagmatique ; nous sommes à l'avant-garde, les grenadiers doivent voir le feu de près : je suis chargé de vous conduire, comportez-vous-y comme un caporal de grenadiers doit le faire ; car je vous déclare que si vous pâlissez, la garde de mon épée vous servira d'emplâtre. » Cette réponse, faite d'un ton ferme, mais calme, rangea les rieurs de mon côté ; les grenadiers crièrent bravo !

C'était bien répondu, sauf le mot *synallagmatique*, un peu docte pour l'auditoire ; mais celui-ci n'en conserva pas moins d'estime pour son nouveau chef, et le lui prouva en se battant très-bien à Valmy. Poissonnier donne sur les dispositions de l'armée, avant cette journée fameuse, des détails curieux. On y verra qu'on commençait déjà à s'édifier sur la foi prussienne.

Le 19 septembre, l'avant-garde prit position en arrière du moulin de Valmy, et j'eus mon quartier chez M<sup>me</sup> de Dampierre, dont le mari avait eu le bras cassé à Varennes. Vingt-trois officiers soupèrent dans le château, et l'indignation sur le 10 août fut manifestée en termes même mesurés ; ce qui étonna beaucoup M<sup>me</sup> de Dampierre, qui ne pouvait se faire à l'idée de trouver tant de royalistes sous des bannières insurgées. Qui eût cru alors qu'une armée aussi exaspérée, forte seulement de 22,000 hommes, mais de bonnes troupes, presque toutes royalistes, arrêterait l'armée prussienne, qui venait, disait-elle, pour sauver le roi ? Un seul mot suffira pour expliquer ce miracle, comme deux mots ont suffi pour l'opérer.

A trois heures du matin, l'armée prussienne défile sur le flanc de l'armée française, pour tâcher de s'ouvrir un passage ; des lettres sûres, parvenues à des officiers et à des soldats, courent de rang en rang ; elles apprennent que les Autrichiens plantent leurs aigles sur les places du nord qu'ils ont prises et que les Prussiens en ont fait autant dès leur entrée à Verdun et Longwy. Les officiers se réunissent en groupes, voient que la cause du roi paraît totalement oubliée, et que c'est pour eux seuls que les ennemis envahissent le territoire ; l'indignation s'empare des esprits, elle devient générale : *On veut nous poloniser !* est le cri universel ; les officiers s'em brassent, jurent de faire leur devoir, et d'être Français avant tout ; la journée a prouvé si ce serment avait été rempli.

Bien que les termes ne soient point catégoriques, il est évident que les lettres sûres dont il est ici question proviennent des émigrés désillusionnés sur le compte de leurs amis.

Il est évident aussi, comme le prouvera encore ce dernier extrait, que beaucoup de royalistes se trouvaient dans les armées républicaines. Il est heureux que l'amour de la patrie n'ait pas été moins vif que leurs regrets de l'ancien ordre de choses :

« Quelques jours après je reçus l'ordre de partir avec huit cents grenadiers, pour me joindre au colonel Landremont qui commandait Schomberg (17<sup>e</sup> dragons), à l'effet d'attaquer une colonne ennemie ; quelques hussards furent adjoints à cette expédi-



LE BOMBARDEMENT DE PARIS. — Un obus au quartier latin. — Le café d'Harcourt. — (D'après le croquis de M. Sahib.)

tion, et comme elle se faisait en plaine, le commandement en appartenait à Landremont. J'étais loin de connaître la nature de l'expédition à laquelle j'étais destiné, car je frémis quand je sus que la colonne était une colonne d'émigrés, et qu'à Busancy on avait manqué surprendre un prince auguste. Mais, eussions nous dû passer avec lui, le prince aurait pu être tranquille, car Landremont partageait mes opinions, et était sûr de son régiment comme je l'étais de mes grenadiers.

« Cependant l'affaire dura trois jours et deux nuits; on prit quelques bagages, beaucoup de portemanteaux qui furent la proie des soldats, et soixante-dix émigrés, qui n'étaient point sans inquiétude, ne s'attendant point au dénouement. En effet,

le troisième jour au milieu de l'affaire, Landremont et moi, d'accord, nous fîmes sonner la trompette et demander l'échange des prisonniers. L'ennemi avait à nous un brigadier et deux hussards : il nous les rendit, et nous renvoyâmes tous les émigrés, à leur grande satisfaction, à la nôtre, et l'on peut dire à celle de nos troupes. Les soldats n'en voulaient qu'aux Prussiens.

« Le troisième jour, l'affaire terminée, M. le général Valence vint se promener à Busancy. Les journaux d'alors lui donnèrent avec beaucoup d'emphase l'honneur de ces trois journées, auxquelles il n'assista seulement pas. Nous nous contentâmes d'en rire, et nous regardâmes comme au-dessous de nous de réclamer.

« Cette campagne se termina par la retraite consentie des Prussiens hors du territoire français. L'avant-garde fut chargée de les suivre, mais sans les attaquer; et c'était toujours à portée de fusil qu'elle prenait position en vue des Prussiens; ceux-ci souffraient tellement de la maladie épidémique qui s'était déclarée parmi eux, que nos grenadiers trouvaient les chemins jonchés de morts et de mourants; quelques-uns même de ces derniers se trouvaient couverts de terre, quoique leurs membres remuassent encore. On n'a que trop raison de dire que guerre et pitié ne s'accordent pas!

LORÉDAN LARCHEY.

**ECHecs**

Solution du problème n° 358.

- |                                |                     |
|--------------------------------|---------------------|
| 1. C 4 FD                      | 1. R 4 D (meilleur) |
| 2. D 2 D,                      | 2. F 5 D (1) (2)    |
| 3. F 7 T                       | 3. R ad libitum     |
| 4. F 8 C ou 4 R, échec et mat. |                     |

(1)

- |                                    |                   |
|------------------------------------|-------------------|
| 3. D 4 FR, et mat le coup suivant. | 2. R 3 R ou F 8 C |
|------------------------------------|-------------------|

(2)

- |                                     |          |
|-------------------------------------|----------|
| 3. D pr. F, et mat le coup suivant. | 2. F 6 R |
|-------------------------------------|----------|

P. JOURNOUD.

**ALMANACH DES ASSIÉGÉS**

POUR L'ANNÉE 1871

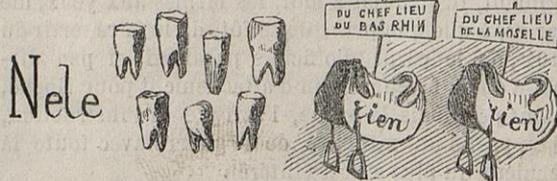
Un charmant volume, illustré de nombreuses gravures d'actualité, et contenant, avec de nombreuses et intéressantes variétés, les renseignements les plus précieux sur l'hygiène et la cuisine en temps de siège, etc.

Prix : 30 centimes.

En vente au bureau du *Petit Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris, — et chez tous les libraires.

**LE RÉPARATEUR** A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

**RÉBUS**



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le vaccin de génisse vaut-il l'autre? On ne sait.

**LIBRAIRIE DE LA GARDE NATIONALE**

LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, EDITEUR  
4, place du Théâtre-Français, à Paris.

**CODE MANUEL DE LA GARDE NATIONALE**, ouvrage publié par le ministère de l'intérieur. Un beau volume in-8°. — Prix franco : 5 francs.

**CARNET MEMENTO** des officiers et sous-officiers pour 1871. — Prix franco : 1 franc.

**MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DU SIÈGE DE PARIS**. Jeton de présence exclusivement réservé à ceux qui sont restés à leur poste.

Avec le nom gravé :

En argent.....	12	»
En bronze.....	1	50
Métal blanc.....	»	75
Simile or.....	»	75

**CARTES DE VISITE** pour les officiers, sous-officiers et gardes, sur bristol anglais, le cent, 2 fr. 50.

Têtes de lettres imprimées à l'usage des compagnies.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.